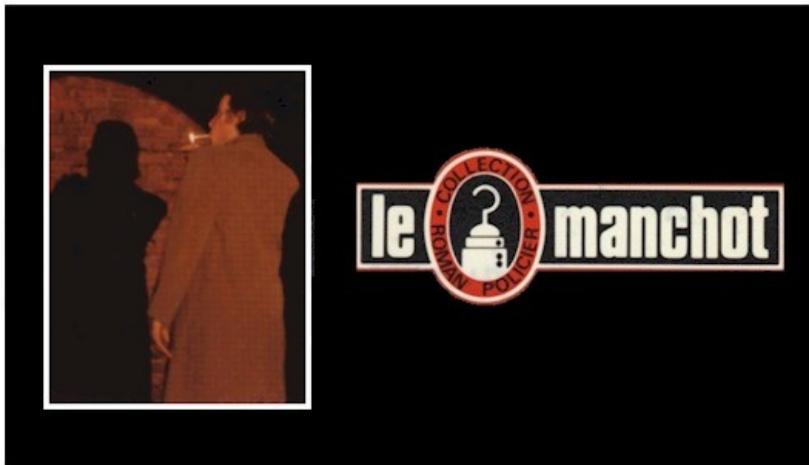


PIERRE SAUREL

Les évadés du Pen



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchet # 41

Les évadés du Pen

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 446 : version 1.0

Les évadés du Pen

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1984.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Huit meurtres

Cet avant-midi-là survint un drame comme il ne s'en produit à peu près jamais, une catastrophe qui allait faire la manchette des journaux du monde entier.

Tout était calme au pénitencier de W..., un pénitencier à sécurité maximale du Québec.

C'était l'heure de la récréation. Les détenus avaient dix minutes pour prendre l'air dans la cour entourée d'un mur sur lequel se tenaient des gardes. Ceux-ci étaient une vingtaine, tous armés jusqu'aux dents.

Dans la haute tour surplombant l'enceinte, d'autres gardes surveillaient les environs.

Les détenus étaient tous des prisonniers condamnés à des sentences maximales, la plupart

des tueurs, des pilleurs de banque, des assassins qui n'avaient presque aucune chance de recouvrer un jour leur liberté.

Dans la cour, les gardes étaient presque aussi nombreux que les prisonniers. Les détenus n'avaient pas le droit de se former en groupe. Ils pouvaient se promener deux par deux, pas plus.

Les gardes les surveillaient de près. Ces hommes n'avaient qu'une idée en tête, il ne leur restait qu'un seul espoir, un rêve impossible à réaliser, celui de fuir, de sortir de cette maison qu'on avait baptisée l'enfer.

Les évasions étaient extrêmement rares. Dans l'histoire du pénitencier, un seul homme avait pu s'enfuir sans se faire rattraper par le bras géant de la justice.

Les autorités en étaient venues à la conclusion que ce détenu, tueur invétéré, avait retrouvé quelques-uns de ses ex-camarades. Mais comme la plupart des criminels condamnés à de longues sentences par la justice des hommes, ces détenus étaient également sur la liste noire du milieu. Ils étaient devenus dangereux pour ceux qui étaient

encore en liberté.

« Si on n'a jamais retrouvé cet homme, disait-on dans les hautes sphères de l'administration de la justice, c'est que la pègre s'est chargée de l'éliminer. Elle a fait disparaître le cadavre. On ne le retrouvera sans doute jamais. »

Les autres tentatives d'évasion avaient échoué. Parfois, il y avait eu perte de vie, un garde avait été tué à bout portant ; à une autre reprise, deux des quatre détenus qui avaient cherché à prendre la fuite avaient été descendus, les deux autres capturés.

Il fallait se rendre à l'évidence, il était quasi impossible de s'échapper d'un pénitencier à sécurité ultra-maximale.

Si, à la prison, on avait la moindre crainte, si on avait eu vent d'une tentative d'évasion, même les courtes récréations étaient supprimées.

Ce jour-là, il faisait beau. Le soleil brillait dans toute sa splendeur et les détenus étaient tous très calmes, heureux de s'emplir les poumons d'air frais qui ne coûte absolument rien.

Soudain, il y eut un grondement sourd, un bruit étrange qui semblait venir du centre de la terre. Des détenus s'arrêtèrent de marcher. Des gardes, inquiets, regardèrent autour d'eux.

Que se passait-il donc ? La question s'était à peine posée aux esprits que la réponse parvenait aussitôt.

Une formidable explosion retentit, suivie d'une seconde déflagration.

L'enquête prouva, quelques jours plus tard, qu'une conduite de gaz s'était brisée, et qu'aucun détenu n'était la cause première de cette explosion.

Un mur de la prison s'écroula. Des gardes s'effondrèrent. Il y eut des cris dans la cour.

Du haut de la tourelle, des appels furent lancés. On ordonnait aux prisonniers d'entrer immédiatement à l'intérieur de la bâtisse.

Mais allez donc faire obéir des hommes qui voient soudainement un mur s'ouvrir sur la liberté ! Ce fut une véritable pagaille.

Des détenus sautèrent sur les gardes médusés.

D'autres prisonniers s'emparèrent des armes des gardiens qui s'étaient retrouvés à terre, blessés.

Et ce fut une course folle vers la liberté, vers les champs qui menaient à la route la plus rapprochée.

Des mitraillettes crépitèrent. Du haut de leur tour, les gardiens visaient les fuyards. On en vit s'écraser au sol.

Un garde, qui s'était ressaisi rapidement, s'approcha d'un des détenus qui venait de désarmer un blessé. Le détenu vit s'approcher le garde et il tira, à bout portant.

Un premier meurtre venait d'être commis, de sang-froid.

De l'enceinte de la prison, tous les gardes disponibles étaient sortis. On criait, on hurlait, les ordres pleuvaient de partout. Trois minutes s'étaient à peine écoulées que déjà une rangée de gardiens, armés jusqu'aux dents, s'était formée devant le trou béant causé par l'explosion.

De petits camions militaires sortirent

rapidement de l'enceinte pour s'engager sur les routes qui passaient près du pénitencier.

La Sûreté du Québec, la police de la Communauté urbaine de Montréal, tous les corps policiers des petites villes environnantes furent prévenus. Tous les hommes disponibles devaient dresser des barrages.

Ce n'est que vingt minutes plus tard qu'on put annoncer aux journalistes, qui étaient accourus en grand nombre, que quatorze détenus avaient réussi à fuir.

– Mais nous allons les reprendre, il est impossible qu'ils soient allés loin. Nous les capturerons !

L'heure qui suivit sembla donner raison à la direction du pénitencier. Trois détenus furent rapidement ramenés à l'institution.

– Quant aux autres, il est beaucoup trop tôt pour renoncer à les reprendre. Il y a des barrages partout. Ils ne pourront aller loin.

*

Louis Ricard, un détenu dans la quarantaine, était tout près du mur lorsque l'explosion se fit entendre. Il tomba même au sol, mais il se releva aussitôt. Il aperçut le trou béant devant lui et il se mit à courir !

– Lou ! Attends-moi.

Ricard se retourna. Un autre détenu s'approchait. Il le reconnut aussitôt, il s'agissait d'un Noir, Pat White.

Ricard avait fait plusieurs années de prison pour vols à main armée. Remis en liberté, il était retourné à ses anciennes habitudes. Il y avait eu un vol dans une banque et un caissier qui avait voulu s'emparer d'un revolver avait été tué, à bout portant.

Ricard avait été condamné à 25 ans de détention ferme.

Quant à Pat White, ce Noir qui venait de Jamaïque, il avait réussi à fuir son pays alors qu'il était recherché par les policiers. En Jamaïque, on le soupçonnait d'avoir tué et

dévalisé deux touristes.

Aux États-Unis, il fut identifié comme un des participants à un vol de banque où un innocent client avait été abattu. Mais, là encore, il avait réussi à fuir la justice. Il avait pu s'installer au Québec, où il avait continué sa vie de criminel avant que les policiers ne lui mettent la main au collet.

Condamné à 25 ans de prison, il n'avait aucun espoir de recouvrer sa liberté ; en effet, si jamais il était libéré au Québec, il serait déporté aux États-Unis puis en Jamaïque, où d'autres condamnations l'attendaient.

Les deux détenus se mirent à courir, côte à côte. Mais soudain, ils entendirent les hurlements des sirènes. L'instant d'après, il y eut un crépitement de mitraillettes.

– Jette-toi à plat ventre, Blackie, cria Louis, autrement, Christ, ils vont nous tuer !

– Pas de danger, répliqua le gros Noir. On est trop loin. Cours, cours !

– La route est de ce côté.

– Fuyons dans les champs, on trouvera bien une maison. Les routes vont toutes être surveillées.

Et cinq minutes plus tard, ils arrivaient à une maison de ferme, l'une des rares de la région.

Sans hésiter, Pat White ouvrit la porte et se trouva dans une cuisine. L'instant d'après, une femme, assez jeune, parut dans la porte.

– Qu'est-ce que vous me voulez ?

Pat fonça brusquement sur elle et la saisit à la gorge. La femme se débattait.

– Tiens-toi tranquille, la belle. Tu es seule ici ?

– Non... mon mari, dans les champs, avec son tracteur.

– Tu as des enfants ?

– Ils sont à l'école.

– Des employés ?

– Non.

Pendant ce temps, Ricard avait jeté un coup d'œil dans les pièces de la maison. Il revint avec une chemise et un pantalon. Lui-même avait

passé une paire de salopettes et un T-shirt.

– Habille-toi, « neger ».

– Surveille-la !

– Pourquoi ? On n'a plus besoin d'elle !

Et Ricard donna un solide coup de poing dans l'estomac de la jeune femme. Elle tomba à genoux, complètement étouffée. Le détenu lui appliqua un coup de pied à la tempe et elle perdit connaissance. Pendant que le Noir changeait de vêtements, Ricard prit un malin plaisir à déshabiller la fermière.

– Pas mal faite, si on s'amuse quelques minutes ?

– T'es fou, pas de temps à perdre. Et, faut pas qu'elle nous identifie.

White, avec le manche de sa mitrailleuse, la frappa à plusieurs reprises à la tête, lui écrabouillant la cervelle.

– Allons trouver son mari.

Ils sortirent dans la cour. On entendit le bruit du tracteur. Les deux hommes coururent dans le

champ. Bientôt, ils aperçurent l'engin. Le fermier travaillait sur son terrain. Lorsqu'il vit apparaître les deux hommes, il cria :

– Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez entendu l'explosion ?

Ce furent ses seules paroles. Ricard lui tira une balle en pleine poitrine. Le fermier tomba de son tracteur. Pat White se pencha sur lui et, cette fois, la balle lui arracha littéralement la tête.

– Il y a une charrette chargée de foin, là, dans le champ. Viens « neger ».

White, brusquement, saisit Ricard à la gorge et le souleva comme s'il s'était agi d'une plume.

– J'aime pas qu'on m'appelle « neger », compris ? J'ai un nom, comme tout le monde, c'est Pat. Si tu dis encore « neger », je te tue !

Ricard s'était installé sur le tracteur qu'il mit en marche. Les deux hommes se rendirent à la charrette chargée de ballots de foin.

– Enlève quelques ballots, faut te cacher. La couleur de ta peau attire trop l'attention.

Ricard réussit à attacher la charrette au

tracteur. White s'était fait un petit enclos. Une meule de foin au-dessus de lui, d'autres de chaque côté, il ne risquait pas d'être vu.

Ricard mit le tracteur en marche. Il avait posé sur sa tête le chapeau de paille du fermier.

« Si seulement je peux rejoindre une route, si je peux téléphoner, j'aurai de l'aide, c'est sûr. Faudra nous cacher quelques jours, mais moi, jamais on ne me reprendra vivant ! »

*

Philippe Lussier, Jos Corrier et Luc Boissy s'étaient retrouvés sur la grande route. Ils avaient pu sortir facilement du pénitencier.

Trois criminels au palmarès des vedettes du pénitencier. Des tueurs, des assassins qui avaient même commis des meurtres à l'intérieur des murs.

Si la pendaison avait existé, ils seraient montés sur l'échafaud à plus d'une reprise.

Lorsqu'ils virent s'approcher une voiture, Lussier n'hésita pas. Il s'étendit au centre de la chaussée pendant que ses deux comparses faisaient des signes désespérés.

La voiture freina. Un homme seul était au volant. La portière s'ouvrit brusquement, on le tira à l'extérieur, on le martela de coups, puis les trois durs s'engouffrèrent dans l'automobile.

Corrier était au volant. Il recula, visa la tête de sa victime, toujours étendue au sol, et passa dessus à deux reprises.

– En voilà un qui n'aura plus de problèmes avec ses impôts, ricana Boissy. Faisons vite, nous avons probablement le temps d'arriver à Montréal avant qu'on ferme les routes.

*

Jacques Trottier, Bill Mortimer et Gros Gras Sirois avaient fui par les champs. Ils avaient réussi à atteindre une petite route. Ils croyaient qu'ils allaient enfin toucher à la liberté.

Mais soudain, entre les hautes herbes, ils virent le toit d'une voiture de patrouille. Déjà les policiers envahissaient la région.

Trottier s'était écrasé dans le fossé.

– Vous deux, restez sur la route, on va vous arrêter. Bouge pas Gros Gras.

Au pénitencier, on n'avait jamais su le prénom de Sirois. On l'avait toujours appelé Gros Gras. Ce détenu n'était pas aimé des autres. On savait qu'il avait assassiné de jeunes enfants après les avoir violés. Trottier et Mortimer étaient des pilleurs de banque, devenus aujourd'hui des criminels d'habitude.

La voiture de patrouille s'arrêta. Il n'y avait qu'un policier à l'intérieur. Il ordonna à Gros Gras et à Mortimer de s'étendre à plat ventre, les bras et les jambes écartés.

L'instant d'après, le policier tombait sous la rafale de balles tirées par Trottier.

– Vite, enlevez-lui son uniforme, cria Trottier.

Mortimer, qui était de la même taille que le policier, l'enfila.

– Vous deux, étendez-vous à l’arrière, faut pas qu’on vous voie ! C’est notre seule chance de fuir. On n’arrête pas une voiture de police !

*

Henri Gauthier saisit brusquement Léon Fafard par le bras.

– Non, non, fais pas le fou, on fuit pas par là.

André Aubry s’arrêta vis-à-vis des deux hommes.

– Qu’est-ce que vous attendez pour courir, « hostie » de caves ?

– Pas par le mur, fit Gauthier. Vous êtes pas intelligents, vous autres.

Gauthier était reconnu comme un des rois du commerce de la drogue. Il était fort intelligent et même s’il n’avait jamais commis de meurtre, il avait été condamné au maximum.

Quant à Aubry et Fafard, les deux avaient déjà tué. Aubry, dans un moment de démence, avait

abattu, dans une boîte de nuit, trois de ses comparses qui l'avaient trahi.

Fafard aurait pu être condamné à la peine capitale. Il avait abattu un policier à la suite d'un vol. Blessé d'une balle dans la cuisse, il « tirait toujours de la patte ».

« Si jamais un jour je sors de prison, l'écœurant de Robert Dumont de la police municipale va payer. C'est lui qui m'a rendu infirme pour la vie » disait-il souvent,

– Venez avec moi, les gars ! ordonna Gauthier.

– T'es fou, on retourne vers le pénitencier.

– Si vous ne voulez pas me faire confiance, christ, sacrez votre camp tout seuls.

Gauthier arrivait à un hangar. De lourdes portes venaient de s'ouvrir et des gardes poussaient l'hélicoptère dans la cour.

Les mitraillettes crépitèrent. Les trois gardes tombèrent, criblés de balles.

– Montez ! Un hélicoptère, j'en connais ça, j'en avais deux quand je faisais le trafic de la drogue.

Et bientôt l'hélicoptère s'éleva au-dessus du pénitencier, transportant trois autres détenus vers la liberté.

Deux jours plus tard, on dressait la liste des détenus toujours en liberté. Ils étaient onze exactement. Les autres avaient été repris. Quatre gardes avaient été assassinés, une fermière et son mari, le conducteur d'une voiture, et un policier !

– Huit meurtres et onze tueurs en liberté !

Et toutes les polices du Québec décidèrent de se donner la main pour se lancer dans cette chasse à l'homme, une chasse où le gibier était plus dangereux que les chasseurs !

II

Le Manchot en danger

Pendant plusieurs jours, toutes les routes partant du pénitencier furent surveillées étroitement.

On plaça également des policiers dans toutes les gares, les stations d'autobus et les aéroports. Mais les recherches ne donnèrent aucun résultat.

Onze hommes, onze dangereux criminels étaient toujours en liberté.

Les journaux avaient fait grand état de la conflagration qui s'était produite au pénitencier. Sans l'intervention rapide de tous les gardes et des policiers des municipalités environnantes, plusieurs détenus auraient pu s'échapper.

« Mais huit meurtres ont été commis, et c'est déjà trop, dit le ministre de la Justice dans une

déclaration à la télévision. Il est beau d'ajouter que ça aurait pu être pire, ça ne l'a pas été, tant mieux. Il faut maintenant que la population entière nous aide à capturer ces criminels qui sont un danger pour la société. Ils n'hésiteront pas à tuer pour conserver leur liberté. Toute personne pouvant donner des renseignements aux autorités sera récompensée et son nom sera précieusement gardé. »

Différents policiers, qui avaient souvent joué les agents doubles se mêlant au milieu de la pègre et s'y faisant des amis, ne purent obtenir aucun renseignement. On ignorait où se trouvaient cachés les onze criminels.

« Ils ne sont sûrement pas ensemble. Ce serait un hasard si les onze s'étaient retrouvés. C'est une chose presque impossible », lisait-on dans les journaux.

On avait récupéré l'hélicoptère dans les Laurentides. On avait passé la région au peigne fin, mais, aucune trace de ceux ou de celui qui avait pris ce moyen pour fuir.

L'enquête prouva qu'un seul détenu,

manquant à l'appel, pouvait conduire l'hélicoptère.

« Henri Gauthier. Fait curieux, il est le seul des onze évadés qui ne soit pas un assassin. »

Deux détenus, dont un Noir, rapidement identifié comme Pat White, avaient pris la fuite dans un tracteur qui tirait une charrette. Ils n'avaient pu aller loin.

Trois autres détenus avaient pris la fuite dans une voiture qu'on avait retrouvée à Montréal, tout comme la voiture de patrouille de la police.

« Six criminels se cachent dans la métropole, les cinq autres doivent être encore dans la campagne. Un Noir ne passe pas inaperçu, on devrait retrouver White assez facilement. »

Le hasard avait bien servi certains détenus. En effet, l'hélicoptère à bord duquel se trouvaient Fafard, Aubry et Gauthier survolait une petite route lorsque les trois hommes aperçurent un tracteur qui tirait une charrette remplie de ballots de foin.

Le tracteur s'immobilisa au centre de la route.

Un homme descendit en courant, alla soulever une balle de foin et un autre homme apparut. Les deux types prirent leur course dans les champs.

– Ce sont sûrement deux détenus. Ils ont reconnu l’hélicoptère de la prison et ils ont eu peur. Faut les retrouver.

White et Ricard couraient en pleine campagne. Il y avait bien une petite forêt, mais elle était à quelques milliers de pieds de la route.

– Nous n’y arriverons jamais, ils vont nous tirer dessus, fit Ricard.

White s’arrêta et se mit un genou par terre. Il avait toujours une mitraillette à la main.

– Je vais les descendre.

L’hélicoptère volait au-dessus d’eux. Le Noir ajusta sa mire et, à ce moment, il vit un des passagers de l’hélicoptère faire des signes de la main.

– Pourquoi ne tires-tu pas ? cria Ricard.

– Non, attends, ce ne sont pas des gardes. Ils nous ont fait des signes. Ils vont atterrir.

Et, en effet, l'hélicoptère se posa au sol. Aussitôt, un homme cria en se jetant hors de l'appareil :

– Tirez pas, les gars. On veut vous aider.

Bientôt, les cinq détenus se rejoignirent. Aubry alors déclara :

– Je connais un lac où il y a des camps, à une vingtaine de milles d'ici. Cet endroit n'est fréquenté qu'à l'automne, par les chasseurs, on pourrait s'y cacher tous les cinq.

Gauthier était formel. Il était impossible de prendre place, tous les cinq, dans l'appareil.

– Trois, c'est le maximum. Aubry ajouta alors :

– En hélicoptère, ça va prendre dix minutes pour nous rendre là-bas. Les deux autres peuvent attendre ici, on viendra les reprendre.

Et c'est ce qu'ils firent. Les détenus trouvèrent un camp inhabité et s'y installèrent. Gauthier et Aubry partirent avec l'hélicoptère qu'ils allèrent perdre dans les bois, à une quinzaine de milles plus au nord. Les deux hommes revinrent à pied

au lac, au cours de la soirée.

– Maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Fafard. Moi, je veux rentrer à Montréal le plus tôt possible.

– C'est ça, christ de fou ! Pars et fais-toi arrêter ! Non, dit Gauthier, il faut rester cachés ici plusieurs jours, des semaines s'il le faut, jusqu'à ce qu'on relâche la surveillance.

Le lendemain, des avions et des hélicoptères survolèrent la région.

– On a dû retrouver le tracteur et l'hélicoptère. Mais le tracteur est beaucoup plus au sud et l'hélicoptère, plus au nord. On survole la région, ici, mais on n'y viendra pas à pied ; du moins j'en ai l'impression, dit Aubry.

Dans ce camp sans électricité, il y avait cependant quelques boîtes de conserve, un pot de café à demi rempli, on pouvait obtenir de l'eau très claire d'une source non loin du camp et, enfin, il y avait des lignes et des articles de pêche.

– On pêchera la nuit s'il le faut, dit Gauthier, mais il faut tenir ; ne pas bouger d'ici.

– Moi, dit Aubry, je connais le village ; dans quelques jours, je pourrai m’y rendre et chercher à obtenir des nouvelles.

Or, une nuit, Fafard sortit à l’insu de ses camarades. Le lendemain matin, il leur apprenait une excellente nouvelle.

– J’ai profité de la nuit pour fouiller les camps environnants. J’ai trouvé d’autres boîtes de conserve, de la lecture ; ça nous aidera à passer le temps... et surtout, ceci, les gars.

Il montra un poste de radio à transistors.

– Il faut des piles, fit Gauthier, celles qui sont dedans...

Fafard l’interrompit :

– Celui qui possède ce camp était prévoyant. Il avait acheté des piles de rechange. J’en ai trouvé quatre, encore dans leur emballage, elles sont intactes.

– Et ta radio, elle fonctionne ? questionna White.

– Vous dormiez, c’était pas le temps de faire des expériences.

Il enleva les vieilles piles, les remplaça par des neuves et on put entendre la radio ; enfin, on pourrait avoir des nouvelles !

À huit heures, le poste de la région donna son bulletin d'informations.

– Cette nuit, la police a abattu deux hommes qui ont tenté de s'introduire par effraction dans une bijouterie. Les policiers ont dû tirer sur les criminels. L'un a été tué, l'autre repose dans un état satisfaisant à l'hôpital Saint-Luc. La victime a été identifiée comme étant Philippe Lussier, l'un des onze détenus qui s'étaient échappés du pénitencier à sécurité maximale lors de l'explosion de la semaine dernière. La police n'a pas encore identifié le blessé, mais il se pourrait que ce soit un autre de ces fuyards.

Gauthier s'écria :

– Onze seulement ! Je croyais qu'une trentaine de gars avaient pris la fuite.

– Tous des froussards, fit le gros Noir.

Fafard ricana :

– Lussier est un imbécile. Il n'a jamais su être

patient. Il devait être fatigué d'attendre, il a voulu passer à l'action.

Aubry ajouta :

– Si on l'a pris sur le fait, c'est qu'il a dû être dénoncé par des amis. Il y a des cochons qui feraient tout pour quelques dollars.

Et Ricard conclut :

– C'est une preuve de plus qu'il ne faut pas se hâter pour quitter cet endroit. On peut y tenir un très bon bout de temps.

Gauthier, qui savait analyser rapidement toutes les situations, déclara :

– Quand nous jugerons que nous pouvons partir, il faudra nous séparer. Jamais nous n'aurons la chance de rentrer dans la métropole si nous restons ensemble.

Fafard ricana :

– Moi, je n'y resterai pas longtemps à Montréal. Je retrouverai cet écœurant de Dumont qui m'a rendu infirme pour la vie. Je le tuerai, ensuite, je me fous de la balance !

– C’est pas seulement ton Dumont qui va payer, fit Ricard, c’est toute la société. Avant qu’on me capture, je vais en descendre une maudite gang.

White, le gros Noir, ne parlait pas. Il savait que la couleur de sa peau était un handicap. Il ne voyait qu’une solution, rester enfermé dans ce camp pendant des mois, en espérant qu’on l’oublie.

Quant à Gauthier, il réfléchissait. Il attira Fafard à part.

– Ton policier, Dumont, c’est celui qui a perdu un bras, n’est-ce pas ?

– Je le crois. Mais dans le temps, il avait ses deux bras.

– Moi, j’suis renseigné, fit Gauthier ; aujourd’hui, ton policier est à la tête d’une agence de détectives privés. On l’appelle le Manchot. J’ai connu un gars qui travaille pour lui aujourd’hui.

– Qui ?

– Le grand Michel Beaulac. Ça, c’est avant

qu'on m'arrête la dernière fois. Beaulac avait perdu son emploi dans la police municipale et le gars a mal tourné. Je le sais, il a même pris de la drogue. Je crois pouvoir communiquer avec lui.

Fafard parut intéressé.

– Tu pourrais, par son entremise, me faire rencontrer le Manchot ? Que je me trouve quelques instants seulement face à lui et je lui tire une balle dans la tête.

Gauthier murmura :

– Tu es un idiot !

– Tu fais mieux de surveiller tes paroles, toi, mon « christ ». J'suis capable de te descendre. Moi, j'm'appelle pas Gauthier, je me cache pas derrière les autres, moi.

– Fais pas l'imbécile et écoute-moi. Ton Dumont a plusieurs employés. C'est devenu un type puissant, important. Il doit savoir que tu lui en veux toujours. Alors, si on réussissait à enlever Beaulac ou encore quelques-uns des proches de ton Dumont, il serait forcé de nous aider à fuir le pays. Laisse-moi y penser, Fafard,

je trouverai un truc et, dans quelques mois, tu pourras jouir de ta liberté et te faire griller la couenne dans une île du sud.

Fafard haussa les épaules et s'éloigna : « S'il savait comme je m'en fous de ses mers du sud. La liberté, je n'en veux même plus. Je n'ai qu'un but dans la vie, me venger de ce maudit Dumont, et Gauthier va m'y aider. Lui, il a l'intelligence qui me manque. Il saura me conduire jusqu'au Manchot ! »

*

Les autorités provinciales avaient communiqué avec Robert Dumont, le Manchot, propriétaire de l'agence de détectives privés qui portait son nom.

On avait mis le Manchot en garde.

– Parmi les prisonniers qui ont pu s'enfuir lors de l'explosion, au pénitencier, il y a un détenu du nom de Léon Fafard. Vous vous souvenez de lui ?

– Pas du tout.

Le Manchot disait l'exacte vérité. Quand on a passé plusieurs années dans les cadres officiels de la police, il est impossible de se souvenir du nom de tous ceux qu'on a fait coffrer.

On lui rappela l'arrestation de Fafard ; Robert Dumont avait dû lui tirer dans les jambes pour l'empêcher de fuir.

– Je me souviens maintenant.

– Eh bien, ce Fafard, depuis qu'il est au pénitencier, a toujours dit que, si jamais il réussissait à s'enfuir, il se vengerait en vous descendant.

Et on offrit au Manchot de lui donner un garde du corps.

– Non merci, je n'en désire aucun. J'ai mes propres agents, je saurai assurer ma protection, ne vous inquiétez pas pour moi.

Durant les jours qui suivirent, Robert Dumont doubla de prudence. Jamais il ne sortait de son bureau par la porte avant. Il garait toujours sa voiture sur un terrain éloigné de ses bureaux.

Jamais il ne recevait un client qu'il ne connaissait pas, il laissait ce soin à ses adjoints, Michel Beaulac et la belle Candy Varin.

Mais les jours s'écoulèrent et, petit à petit, le Manchot se montra moins prudent. Fafard devait être beaucoup trop occupé à assurer sa liberté, il ne devait plus songer à se venger.

D'ailleurs, des événements s'étaient produits qui avaient bouleversé tous les employés de l'agence Robert Dumont.

Michel Beaulac, le premier assistant du Manchot avait enfin décidé d'épouser Yamata, cette jolie Canadienne de descendance japonaise avec qui il vivait depuis déjà plusieurs mois.

Yamata voulait élever une famille, mais elle refusait de le faire hors des liens du mariage.

Michel avait longuement hésité. Il craignait de perdre cette chère liberté à laquelle il tenait tant. Mais il avait peur aussi de perdre Yamata pour toujours et, brusquement, il annonça sa décision. Il avait rencontré un jeune prêtre de ses amis et il créa tout un émoi en disant : « Je me marie dans

moins d'une semaine. »

Le mariage serait une simple cérémonie dans une chapelle, et les invités devaient être triés sur le volet. Mais toujours à l'affût, les journalistes avaient appris la vérité et on avait publié la nouvelle.

Aussi, le jour du mariage, des journalistes et des photographes se mêlèrent aux quelques rares invités. La cérémonie était en cours lorsque survint le coup de théâtre.

Le jeune abbé venait de poser à Yamata la question sacramentelle. La future épouse de Michel, jolie à croquer dans une robe en dentelle d'un vert très pâle qui faisait ressortir son teint, avait répondu d'une voix forte :

– Oui.

Le prêtre allait poser la question à Michel. Soudain, une femme, dans la trentaine, grande, brune, jolie, se leva et s'avança dans l'allée du centre.

– Un instant, monsieur l'abbé, j'ai une objection majeure à ce mariage.

Tous les yeux se tournèrent vers elle. Michel ne semblait pas connaître cette femme.

– Quelle objection ? demanda le prêtre. Parlez tout de suite, mademoiselle.

– Pardon, je ne suis pas mademoiselle. Je suis madame Michel Beaulac !

Yamata poussa un cri et s'effondra dans les bras de son témoin. Candy se précipita pour prêter main-forte. Michel hurlait :

– Mais elle ment, c'est une folle, je ne connais même pas cette femme.

Se tenant bien droite devant Michel, la belle inconnue le regardait droit dans les yeux.

– Allons donc, tu avais beau être ivre, tu ne m'as pas oubliée, c'est impossible. Nous avons passé la fin de semaine ensemble, aux États-Unis.

Et tirant de son sac à main un papier, elle le tendit au prêtre.

– Voici le certificat de mariage, monsieur l'abbé. Nous nous sommes mariés devant un juge, un samedi soir. Mon nom est Gigi Lemire.

Gigi Lemire, ce nom rappelait vaguement quelque chose au grand Beaulac. Le jeune abbé regardait le certificat. Il était authentique.

– Ce certificat date de près de quatre ans, dit l’abbé.

– En effet, j’ai rencontré Michel dans une boîte de nuit, il semblait très déprimé. J’étais en vacances, seule, aux États-Unis, dans la région d’Atlantic City. Michel m’a appris qu’il avait perdu sa place. Le soir même, nous nous mariions. Nous avons passé la nuit ensemble, puis le dimanche il est parti. Je ne l’ai plus revu.

Elle avoua :

– Je n’ai pas cherché à le retrouver non plus. Mais je suis quand même sa femme et quand j’ai appris par les journaux qu’il allait épouser une Japonaise, j’ai décidé d’intervenir.

Michel murmura :

– Je ne me souviens de rien... de rien... j’étais ivre, je devais même être gelé. Le nom me rappelle quelque chose, c’est tout. Mais je n’ai jamais aimé cette femme.

Le jeune abbé demanda :

– Le mariage a-t-il été consommé ?

– Puisque je vous dis que nous avons passé la nuit ensemble, répliqua la fille. Oh, ça n'a pas été facile. Il avait trop bu. Ça lui a pris près d'une heure avant de pouvoir me faire l'amour. J'ai eu toutes les misères du monde à le faire bander !

– Mademoiselle ! tonna le prêtre, je vous prie d'être un peu plus respectueuse. Vous êtes dans une église, ici.

– Vous me posez une question, j'y réponds. Quels mots voulez-vous que j'emploie ?

On avait conduit Yamata à la sacristie. Elle pleurait, criait, ne pouvait croire ce qui lui arrivait.

– Tout va s'arranger, Yamata, lui disait Candy. Ce n'est que partie remise. Michel fera invalider ce mariage. Il t'a déjà raconté qu'après son renvoi de la police il avait complètement perdu la raison.

– Il aurait dû m'avouer la vérité.

Candy s'écria :

– Mais il ne se souvenait même plus ! Il a passé plusieurs jours sans savoir ce qu’il faisait. Il aurait pu se suicider à ce moment-là. Il n’avait plus sa raison.

Le Manchot avait pris la femme par le bras et avait réussi à l’entraîner hors de la chapelle.

– Michel est mon mari, criait Gigi à tue-tête. Robert Dumont l’obligea à s’asseoir dans sa voiture.

– Que désirez-vous, de l’argent ? Vous n’aimez sûrement pas cet homme, vous ne l’avez connu que quelques heures.

– Il me plaît. Mais j’avoue que j’ai besoin de vacances et que quelques milliers de dollars feraient du bien à mon portefeuille !

– Salope ! Je ne sais pas ce qui me retient de vous gifler !

– Allez-y !

– Pourquoi ne pas être entrée en communication avec Michel avant la cérémonie ?

– Pas folle, la Gigi. Vous auriez tout fait pour que je disparaisse de la circulation. Les détectives

privés, on connaît ça, c'est affilié aux criminels, aux tueurs à gages.

Déjà les journalistes sortaient rapidement de l'église. On allait publier cette nouvelle.

– Donnez-moi votre adresse. Où peut-on vous contacter, madame ?

Elle tendit une carte.

– Vous avez tout là-dessus. Et dites à Michel que je retourne vivre avec lui... à moins qu'il ne me verse une somme de dix mille dollars.

– Vous n'aurez pas un seul sou, lança le Manchot comme la jeune femme descendait de voiture.

Robert Dumont n'avait pu empêcher les journalistes de publier la nouvelle.

Yamata s'était installée temporairement chez Candy. Elle semblait plus calmé que Michel. Le grand Beaulac n'avait plus sa tête à lui.

– Tu vas tout de suite demander une séparation, puis un divorce. Tu vas l'obtenir facilement. Ce mariage, s'il existe vraiment, a été un acte de folie.

– Il existe, murmura Michel, maintenant je me souviens. Pas de tout... mais je me rappelle de cette fille !

Ce fut le Manchot lui-même qui se mit en contact avec un avocat spécialisé dans les causes de divorce. Michel se rendit chez Candy et eut une longue conversation avec Yamata.

La jeune Japonaise était d'un calme surprenant :

– Je sais que tu as été malade pendant quelques semaines, que tu as pu commettre de nombreuses bêtises. Je l'oublie, je n'y songe déjà plus.

Michel s'empressa d'ajouter :

– Sitôt le divorce obtenu, nous nous marierons.

Cette fois, Yamata sursauta :

– Ne va pas trop vite en affaires, le grand. Moi, j'ai toute ma lucidité. J'ai fait rire de moi une fois, c'est suffisant. Tu as lu les journaux ?

– Mais on ne s'est pas moqué de toi, carabine ! C'est moi qui suis la risée de tout le monde.

– Et tu crois que ça plaît à une femme d'épouser un imbécile ?

Michel n'osa pas répliquer.

– Demande ton divorce, ensuite, nous verrons.

– En attendant, tu vas revenir à notre appartement ?

– Non, répliqua Yamata. Ça m'a donné un dur coup cette aventure. Tu avais retenu une chambre de motel, pour une semaine, dans les Laurentides ? Eh bien, je vais m'y reposer ; à mon retour, je me trouverai un gîte quelque part.

– Si nous partions ensemble ?

– Non, répliqua sèchement Yamata. Fini pour moi le concubinage.

Et elle refusa de discuter plus longuement.

Michel Beaulac avait si peu de cœur au travail que, à partir de ce jour inoubliable, le Manchot décida de le garder au bureau. C'est lui qui recevrait les nouveaux clients et qui s'occuperait de la perception des comptes, un travail ennuyant mais moins exigeant.

– Je veux faire plus que ça, boss, dit Michel. Je suis d'accord avec vous quand vous dites que pour l'instant je ne peux diriger une enquête. Mais je veux vous servir de garde du corps. Avez-vous oublié le type, ce dénommé Fafard, qui veut absolument vous descendre ?

– Je ne l'oublie pas, mais quand un détenu goûte à la liberté, il ne veut plus retourner derrière les murs. J'ai l'impression que ce Fafard doit être loin aujourd'hui, et que je suis le dernier de ses soucis.

Mais le Manchot se trompait... oh combien !

III

Un voyage difficile

Trois semaines s'étaient écoulées depuis la fameuse explosion du pénitencier. Déjà les policiers relâchaient leur surveillance sur les routes.

Aubry écoutait continuellement les nouvelles à la radio.

– On ne parle plus de nous, les gars. J'ai une idée. C'est la première belle fin de semaine qui s'annonce. On nous promet une température ensoleillée, le thermomètre va grimper à 25 degrés peut-être. Et que se passe-t-il quand arrive la première belle fin de semaine du printemps ?

Personne ne répondit.

– Moi, je connais les Laurentides. Tous ceux qui y ont des camps s'y précipitent. On en profite

pour faire le ménage du printemps, pour préparer l'habitation pour l'été. Et le dimanche, c'est un véritable cauchemar sur les routes. L'autoroute des Laurentides est presque impraticable tellement il y a de voitures. Ça m'a déjà pris plus de deux heures pour faire à peine 90 kilomètres.

Gauthier demanda :

– Où veux-tu en venir ?

– Nous allons attendre dimanche après-midi et nous irons nous procurer une voiture, au village ; puis nous partirons pour la métropole, tous les quatre.

Le gros White comprit :

– Vous allez me laisser ici ?

– Il le faut bien ! C'est pas de ta faute, mais tu es Noir, et avec toi, nous n'avons aucune chance de fuir !

White ne se voyait pas rester seul dans ce camp. Tôt ou tard, des villégiateurs viendraient, on le découvrirait.

– Vous n'avez qu'à voler une grosse voiture. Je me cacherai dans le coffre arrière. On percera

des trous pour que je puisse respirer. Vous croyez que je ne suis pas capable de rester enfermé dans un coffre durant des heures ? Quand on a passé des semaines « au trou », vivre dans un coffre arrière de voiture, c'est pas difficile.

Les quatre comparses de White se mirent à discuter. Gauthier et Aubry étaient d'accord pour qu'on cherche à ramener le Noir. Fafard et Ricard s'y opposaient farouchement.

– Supposons que nous ayons une crevaïson ? Nous aurions l'air intelligent ! dit Ricard.

– Aussi bien prévenir les policiers de notre arrivée, ajouta Fafard. Non, moi je l'ai trouvée, la solution.

– Nous t'écoutons, répondit Gauthier.

– Si nous laissons White ici, il perdra probablement la tête. Il nous en voudra de ne pas l'avoir amené et il s'empressera de prévenir les autorités, quitte à se faire arrêter lui-même. Un gars qui sait s'y prendre peut marchander avec les policiers. En échange de la capture de quatre criminels, on lui fera la promesse de le traiter aux

petits oignons. Alors, nous suivons le plan d'Aubry. Nous nous emparons d'une voiture, mais avant de quitter le camp, nous éliminons White et nous jetons son cadavre dans le lac !

Ricard protesta avec énergie.

– Jamais ! White et moi, nous sommes partis ensemble, il m'a aidé. Partez tous les trois, moi je resterai ici avec lui.

Gauthier, qui ne s'était pas mêlé à la conversation, insista pour faire connaître son point de vue.

– L'autoroute, c'est sûr. Jamais, dimanche, à partir de quatre ou cinq heures, les policiers ne se permettront de fouiller toutes les voitures. Tu as parlé de crevaison, Fafard, mais aujourd'hui, c'est extrêmement rare. Il faudrait être bien malchanceux.

– Ça peut quand même arriver, dit Fafard.

– Oui. Mais à ce moment, nous descendons, nous nous plaçons devant la voiture tous les quatre, nous ouvrons le coffre, nous laissons sortir White et nous lui ordonnons de se cacher

ou encore de prendre la fuite.

Cette fois, Aubry n'était pas tout à fait de l'avis de Gauthier.

– Se cacher, remonter dans la voiture, non, ça attirerait l'attention. Si une telle malchance survient, il faudra qu'il se sauve à pied.

Enfin, Fafard et Ricard acceptèrent la dernière proposition d'Aubry. On la transmit à White.

– Je suis d'accord, dit le gros Noir.

– Maintenant, il s'agit de trouver une voiture assez grosse pour que tu puisses entrer dans le coffre, t'es pas un moyen cochon, fit Aubry.

Et ils attendirent jusqu'au dimanche, à deux heures de l'après-midi.

Fafard décida d'accompagner Aubry au village le plus près. Ils devaient marcher plus de cinq milles.

– Pourquoi ne pas arrêter une voiture sur la route ? demanda Ricard. Ce serait plus simple.

– Il y a trop de circulation, ça attirerait l'attention, dit Aubry.

Gauthier fit une dernière recommandation :

– Soyez prudents et ne vous servez pas de vos armes. Faut surtout pas attirer l’attention des policiers.

Les deux bagnards partirent. Bientôt ils arrivèrent à la route qui menait au village.

– Y a pas tant de circulation que ça, fit Fafard. Les villégiateurs ne viennent pas aussi loin au printemps.

Du côté gauche de la route coulait une petite rivière, et, durant l’été, on y voyait souvent des pêcheurs arrêtés sur le bord du chemin et qui tendaient leurs lignes.

– Dis donc, fit brusquement Aubry, tu vois la même chose que moi ?

Une Buick du début des années 80 était stationnée sur l’accotement. C’était une grosse voiture avec un coffre arrière assez vaste.

– Allons jeter un œil.

Ils aperçurent un homme dans la trentaine, debout sur la berge, et tendant sa ligne à l’eau. À quelques pas de là, une femme s’amusait avec un

enfant qui pouvait avoir cinq ou six ans.

– Ce sont sûrement les propriétaires. Charge-toi du type, fit Fafard, je m’occupe de la mère et de l’enfant.

Rapidement, Aubry s’avança vers l’homme. Ce dernier entendit craquer les branches et se retourna.

– Ça mord ? demanda Aubry.

– Oui, mais j’ai encore rien pris et...

Il s’arrêta net de parler. Il venait d’entendre sa femme pousser un véritable hurlement.

– Hélène !

Il voulut s’élancer mais n’en eut pas le temps. Aubry s’était penché rapidement et avait saisi une grosse pierre. Il le frappa durement à la tête. L’homme tomba, inconscient. Tel un dément, Aubry se pencha sur lui et continua à le frapper à la figure et à la tête jusqu’à ce que le crâne éclate.

Il se releva. Un peu plus loin, la femme était étendue à terre. Fafard l’avait tout simplement étranglée. Le criminel était parti à la poursuite de l’enfant, qui s’était mis à courir en hurlant.

Fafard l'attrapa par un bras. Tuer un petit bonhomme n'était qu'un simple jeu.

– Laisse-le !

Fafard se retourna brusquement.

– Quoi ?

– Je te dis de laisser l'enfant.

Aubry tenait un revolver à la main et semblait très sérieux.

– Si tu touches à cet enfant, je te descends, tu comprends, Fafard ? On ne tue pas les enfants !

– Maudit fou, ce petit va donner l'alerte immédiatement.

– Pas de danger, on va le bâillonner et l'attacher solidement à un arbre.

– T'es un imbécile, Aubry. Quand on libérera ce petit, il racontera tout.

– Et les empreintes digitales que tu as laissées sur le cou de la femme, tu crois qu'on ne les identifiera pas ? Occupons-nous d'abord de l'enfant. Il faut faire vite.

Il y avait passablement d'arbres le long de la

rivière. On y ligota solidement le petit et on lui enfonça un mouchoir dans la bouche.

– Qu'est-ce qu'on fait des deux corps ?

Avant de répondre à la question de Fafard, Aubry regarda autour de lui.

– Tiens, de ce côté il y a de nombreux arbres, on ne peut s'approcher du bord de la rivière. On n'a qu'à jeter les corps au milieu, il y a de vieilles branches au sol, on va les couvrir rapidement.

Aubry se pencha, fouilla dans les poches de l'homme, sortit un porte-monnaie contenant les papiers d'immatriculation de la voiture, des cartes et une somme d'argent, un peu plus de cent dollars. Dans une autre poche du pantalon, il trouva deux trousseaux de clefs dont l'un était les clefs de la voiture. Aubry glissa les deux trousseaux dans sa poche, puis aida Fafard à transporter les deux cadavres.

Une dizaine de minutes plus tard, au volant de la Buick, ils arrivaient au camp où les attendaient leurs comparses.

– Il faut fuir tout de suite, hurla Fafard, cet

idiot d'Aubry m'a empêché d'éliminer un témoin, un petit bonhomme de cinq ans. Il va sûrement tout raconter.

– Si on le trouve, fit Aubry. Il est ligoté à un arbre et on ne peut le voir de la route.

Ils ouvrirent le coffre arrière, enlevèrent des chaises de métal qui s'y trouvaient puis percèrent des trous dans le fond et dans les côtés.

– Tu peux monter là-dedans Blackie ?

– Oui, mais si vous avez une chance d'arrêter sur une route secondaire pour me laisser respirer un peu...

Gauthier conclut :

– Nous ne prendrons l'autoroute qu'avant d'arriver au premier poste de péage. Une fois sur l'autoroute, tu ne pourras plus sortir cependant.

Aubry décida de s'installer au volant. Ricard prit place à ses côtés et Gauthier et Fafard à l'arrière, prenant bien soin de ne pas boucher les trous par où Pat White pouvait respirer.

Aubry était celui qui connaissait le mieux les routes de la région. Ricard lui demanda :

– Pourquoi avoir laissé un témoin vivant ?

– On ne tue pas un enfant. Moi, quand je me suis fait arrêter, il y a cinq ans, ma femme était enceinte. Elle a eu son petit. Je ne l’ai vu qu’en photo. Je ne vis plus que pour voir cet enfant. Je ne permettrai jamais qu’on assassine un petit innocent.

Le voyage jusqu’à Saint-Jérôme s’accomplit sans incident. À trois reprises, on s’arrêta sur la route pour soulever le coffre arrière et permettre à White de mieux respirer. Le gros Noir était tout trempé.

– C’est pire que l’enfer, murmura-t-il.

– Si t’es pas content, dit Gauthier, tu n’as qu’à descendre et à marcher. Et puis, un bon bain turc, ça fait maigrir.

À un certain moment, Fafard déclara à Gauthier :

– Si tu veux mon avis, nous n’aurions jamais dû amener Blackie avec nous. Nous aurions dû le descendre et cacher son cadavre près du lac.

– Mais pourquoi ?

– Il va se faire prendre dès qu’il sera libre. On doit avoir donné son signalement. White est un lâche, il est capable de nous trahir pour qu’on allège sa peine.

Mais Gauthier répliqua vivement :

– Tu es aussi dangereux que White, toi. Tu veux t’attaquer au Manchot. Tes chances sont nulles. White a sûrement des amis chez les Noirs. J’ai plus confiance en lui qu’en toi. Une fois à Montréal, il va falloir que tu m’obéisses. Moi, je ne veux pas retourner derrière les barreaux et j’ai beaucoup plus d’amis dans le milieu que toi ; des amis sûrs, qui n’attendent qu’un signe de moi pour nous aider.

Fafard baissa le ton pour que ses deux compagnons, qui voyageaient sur la banquette avant ne puissent pas entendre.

– Et ces deux-là, ils t’ont dit ce qu’ils comptaient faire ?

– Tout ce que désire Aubry, c’est rencontrer son fils. C’est sûr qu’on doit surveiller sa femme et son enfant. Il se fera prendre, mais c’est le

genre d'homme qui ne parlera pas si on le ramène en prison.

– Et Ricard ?

Gauthier haussa les épaules :

– Que veux-tu qu'il fasse ? Avant un mois il va tenter de nouveau de dévaliser une banque. Il ne veut pas retourner au pen. Pour moi, il se fera descendre avant d'être arrêté.

La voiture venait de s'engager sur l'autoroute et, comme ils l'avaient prévu, la circulation était intense, les voitures se suivant à la queue leu leu ; il fallait patienter au moins une dizaine de minutes à chaque poste de péage.

Sitôt qu'ils atteignirent la métropole, Aubry dirigea la voiture dans une petite rue et ouvrit le coffre arrière. White était à demi inconscient. Ses vêtements étaient trempés.

– Allons, lève-toi, Blackie, et descends, nous, nous continuons.

Le Noir eut toutes les difficultés du monde à sortir du coffre, ses jambes refusant de le soutenir. Il se mit à marcher de long en large pour

rétablir la circulation du sang.

– Vous n’allez pas me laisser ici, les gars. Qu’est-ce que je vais devenir ?

– Débrouille-toi, nous devons tous nous séparer.

Aubry avait compté l’argent qui se trouvait dans les poches de l’homme qu’il avait tué. Il y avait exactement cent vingt-deux dollars. Ricard avait un peu d’argent qu’il avait pris à ses victimes avant de fuir avec le tracteur.

– Nous avons cent cinquante dollars en tout, fit Gauthier. Nous nous partageons la somme, ça fait trente dollars à chacun. Fafard et moi, nous allons garder la voiture. Je connais un type qui achète les voitures usagées, qui les peinture, les transforme, change les numéros de série...

Tous avaient compris que ce garagiste faisait le commerce des voitures volées.

– Je laisserai la voiture sur son terrain et demain matin, à la première heure, je lui téléphonerai.

Pendant que les quatre hommes parlaient,

White était entré dans un dépanneur, avait fait changer un billet de un dollar et avait fait un appel. Il revint les trouver.

– J’ai un ami qui vient me prendre dans une vingtaine de minutes.

White semblait aux oiseaux.

– Vous vous êtes moqués de moi, tous les quatre, mais je vais être le premier à recouvrer la liberté. Dans une revue musicale en Jamaïque, j’ai joué le rôle d’une grosse femme. Eh bien, mon ami m’apporte des vêtements, une perruque, les bas, les souliers, tout. Je vais devenir une grosse « négresse », comme vous dites, et les policiers ne recherchent pas une femme.

Gauthier lui tendit la main :

– Bonne chance, Blackie. Aubry et Ricard partirent les premiers. Au coin de la rue, ils hélèrent un taxi.

– Où vas-tu ? demanda Aubry.

– J’ai un camarade à qui j’ai déjà rendu de grands services. Il tient une maison de chambres et il n’a jamais eu de démêlés avec la justice. Toi,

je suppose que tu vas chercher à revoir ton fils ?

– Pas tout de suite, je ne suis pas assez bête pour me rendre chez moi. Non, je vais me louer une chambre ou un motel ; ensuite, j’essaierai de prendre un rendez-vous avec ma femme. Ça fait trois mois que je n’ai pas eu de ses nouvelles. Elle venait régulièrement au pénitencier, mais au cours des derniers mois...

– J’espère pour toi qu’elle ne t’a pas oublié.

Aubry faillit se fâcher.

– T’as intérêt à fermer ta gueule ! Gauthier t’a-t-il remis un numéro de téléphone, à toi ?

– Il a voulu, mais j’ai refusé ! j’ai pas besoin de son aide.

– On ne sait jamais. Gauthier était dans le commerce de la drogue. De nous cinq, c’est celui qui possède les amis les plus puissants. En tout cas, moi, je le garde précieusement ce numéro. Il pourrait m’être utile.

Les deux hommes se séparèrent dans le centre-ville. Ricard, à pied, se dirigea vers la rue Saint-Denis, où se trouvait la maison de chambres de

son ami.

Mais lorsqu'il arriva sur les lieux, il se rendit compte que tout le quartier avait été transformé. Partout, ce n'étaient que des restaurants, la plupart des cafés-terrasses.

Il se rendit à l'adresse où se trouvait autrefois la maison de chambres.

– Il y a six ans, il y avait un monsieur Longtin qui louait des chambres, ici.

Le garçon appela le gérant de l'établissement.

– Monsieur Longtin a vendu, ça fait longtemps de ça, expliqua le gérant.

– Je suis un de ses vieux amis. J'aimerais le retrouver.

– Je ne sais pas du tout où il se trouve maintenant. Ça fait trois ans que je n'ai plus entendu parler de lui. Je regrette de ne pouvoir vous aider.

Le commis, pendant ce temps, était allé derrière le bar. Il sortit d'un tiroir une feuille sur laquelle on voyait de nombreuses photos.

Ça lui ressemble comme deux gouttes d'eau.

Il cria au gérant :

– Je crois pouvoir retracer Longtin, j'avais gardé un numéro de téléphone, faites patienter monsieur.

Le gérant offrit un verre à Louis Ricard, qui accepta aussitôt. Le gérant se rendit au bar.

– C'est vrai que t'as un numéro de téléphone ?

– Venez avec moi à la cuisine, fit le commis. Et il lui montra la feuille que les policiers avaient distribuée dans tout le quartier.

– C'est le dénommé Ricard, j'en suis certain, et on offre une récompense. J'appelle la police ?

– Tout de suite ; pendant ce temps, moi, je vais chercher à le faire patienter. Le gérant retourna près de Ricard.

– Mon commis ne connaît pas Longtin personnellement, mais il y a un client qui vient régulièrement ici. C'est un ami de Longtin et si quelqu'un peut le rejoindre, c'est probablement lui. Pour l'instant, mon commis cherche à joindre ce client. Ça peut être long, mais nous allons faire

l'impossible pour vous obtenir ce renseignement.

Une dizaine de minutes plus tard, la porte du restaurant s'ouvrait et deux policiers en uniforme apparurent.

– Bougez pas, Ricard, le restaurant est cerné.

Il y eut des cris. Les clients se jetaient au sol, craignant le pire, et ils avaient bien raison. Ricard était armé. Il mit la main dans sa poche et un des policiers tira aussitôt. Ricard tomba, mais il réussit à sortir son arme et fit feu sur le policier, l'atteignant en pleine poitrine.

On transporta l'agent à l'hôpital, mais il était trop tard. Il était devenu la onzième victime des évadés du pénitencier !

IV

Un père désespéré

– J’aimerais parler à madame André Aubry, fit l’ex-détenu.

– Je regrette, répondit une voix de femme, mais madame Aubry n’habite plus ici.

– Savez-vous où je pourrais la trouver ?

– Qui parle ?

– Un de ses cousins. Je suis de passage dans la métropole et...

La femme répondit aussitôt :

– Je ne possède pas son adresse. Ça fait un peu plus de trois mois qu’elle n’habite plus ici, depuis qu’elle a rencontré son type.

Aubry pâlit. Sa main qui tenait le récepteur se mit à trembler.

– Quel type ?

– J’ignore son nom, mais je suis certaine qu’ils sont partis vivre ensemble. Le petit Benoit adorait cet homme...

« C’est pas possible », murmura Aubry.

Puis, se ressaisissant, il demanda :

– Si madame Aubry reçoit des messages, vous devez bien les lui faire parvenir quelque part ?

– Non. J’ai même quelques lettres pour elle. Elle m’avait dit qu’elle passerait prendre son courrier, mais je ne l’ai jamais revue. Je ne serais pas surprise si elle avait quitté la ville. Son ami n’habitait pas Montréal, je suis certaine de ça.

– Pourquoi en êtes-vous si certaine ?

La femme répondit :

– C’est elle-même qui me l’a dit, un jour que nous causions. Mais elle n’a donné aucun détail. Elle m’a dit comme ça : « On ne peut pas se voir tous les jours. Il n’habite pas Montréal et, en plus, il travaille. » Comme elle ne voulait pas en parler, je n’ai pas insisté. Vous savez, elle était très discrète, à cause de son mari qui est en

prison.

– André ? fit le détenu.

– Vous le connaissez ?

– Évidemment, puisque c'est mon cousin.

– Eh bien, madame Aubry est certaine que son mari a des amis hors du pénitencier. S'il apprend qu'elle vit avec un autre, il pourrait chercher à se venger, alors elle garde le silence.

Aubry hésita avant de demander :

– Vous savez que mon cousin s'est enfui de prison ?

– Oui, la police est venue m'interroger et on a surveillé la maison durant plusieurs jours. Les policiers étaient persuadés qu'Aubry chercherait à voir son fils.

– Bon, je vous remercie, madame.

Aubry raccrocha. Il était complètement désespéré. Comment retracer son fils si sa femme vivait hors de la métropole ? L'homme quitta la cabine téléphonique, entra dans une taverne et se commanda un verre de bière. Il

réfléchissait.

– Aline avait des amis, mais je ne me souviens plus de leur nom.

Il savait que son épouse adorait la danse. C'est d'ailleurs dans une discothèque qu'il avait fait sa connaissance.

– Oui, en allant à cette discothèque, je pourrai probablement rencontrer une amie qui saura où la retrouver.

Il lui fallait cependant être très prudent. Aubry termina son verre de bière, sortit et, quelques minutes plus tard, il entra chez un barbier.

– Les gars, dit-il aux barbiers d'un air joyeux, je vais gagner un beau vingt-cinq dollars. Il s'assit sur une des chaises.

– On m'a dit que je ressemble au comédien qui joue le rôle de Kojack, à la télé, mais seulement quand il porte son chapeau. Mes amis ont parié vingt-cinq dollars que j'avais peur de me faire raser comme lui.

Aubry, en plus d'une chevelure épaisse, portait une forte moustache qui couvrait sa lèvre

supérieure.

– Vous voulez vous faire raser le crâne ?

– C'est ça. L'été arrive, ce sera moins chaud. Toute la tête, et la moustache aussi. Qu'est-ce qu'on ferait pas pour un vingt-cinq, surtout quand on est sur l'assurance-chômage.

Le barbier se mit au travail. La coupe fut rapidement exécutée, il n'eut qu'à passer la tondeuse, et les cheveux ainsi que la moustache disparurent comme par enchantement.

L'émule de Figaro lui rasa ensuite le crâne de près à l'aide d'un rasoir à main.

– Vous avez beaucoup de cheveux, si vous voulez que ça reste propre, faudra vous raser presque tous les jours.

– Je le ferai.

Aubry se regarda dans le grand miroir. Il éclata de rire. Il était vrai qu'il ressemblait étrangement à Telly Savalas, l'interprète du rôle de Kojack. Mais il était surtout joyeux parce qu'il était méconnaissable.

– Et quand j'aurai de l'argent, je pourrai

m'acheter une perruque d'une couleur différente de celle de mes propres cheveux.

Une fois sorti de chez le barbier, il entra dans une pharmacie et se procura des lunettes à verres teintés. Le déguisement était complet. Une chose cependant l'ennuyait. C'étaient les vêtements qu'il portait et qui lui allaient très mal. Il avait passé la nuit du dimanche au lundi dans une modeste chambre puis il avait mangé dans un restaurant, mais son accoutrement attirait les regards.

– Il me reste à peine trois dollars. Il faut absolument que j'essaie de joindre Gauthier. Il a tellement d'amis que l'un d'eux pourra sûrement me passer un peu d'argent.

Il retourna à la taverne, appela le numéro que Gauthier lui avait remis. Il avait bien mentionné à ses compagnons :

– Si vous appelez là, demandez à parler à monsieur Big Jack. On comprendra qu'il s'agit de l'un de vous et on me transmettra la communication.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ? demanda un homme à la voix métallique.

– J'aimerais parler à Big Jack de la part de son ami André.

– Big Jack n'est pas ici. Je vais essayer de le trouver. Où peut-il t'appeler ?

André ne pouvait pas passer la journée à la taverne.

– Quand pensez-vous entrer en communication avec lui ?

– Écoute, baquais, je t'ai dit que je le rejoindrais. J'sais pas si ce sera ce matin ou cet après-midi.

– Le plus tôt possible, qu'il demande à parler à André le rasé.

Il donna le numéro de la boîte publique.

– Je ne bouge pas d'ici.

Et, après avoir raccroché, il prévint le serveur qu'il attendait un message.

– Si on demande André le rasé, c'est moi.

*

Fafard se considérait chanceux d'être resté en compagnie de Gauthier. Après avoir laissé la voiture sur le terrain du garagiste, Gauthier fit un appel.

– Tu viens avec moi, dit-il à Fafard. Il y a un endroit sûr où on peut nous loger. On nous apportera également de nouveaux vêtements. Même si j'étais en dedans, il y en a encore qui mangent dans ma main. Et il expliqua en ricanant :

– Quand je me suis fait arrêter, je venais de faire une transaction qui a rapporté un peu plus de cinquante mille. Cet argent, je devais en donner une part à des revendeurs. Ils n'ont jamais touché un cent, puisque j'ai échoué derrière les barreaux. La police non plus n'a jamais pu mettre la main sur l'argent. Moi seul je sais où il se trouve, et je ne le dirai jamais, du moins tant que je ne serai pas en parfaite sécurité. Je dois fuir le pays et c'est ton Dumont qui va nous y aider.

Et il essaya de convaincre Fafard qu'il aurait intérêt à laisser tomber son idée de vengeance.

– Pourquoi ne pas t'établir à l'étranger ? Tu pourrais obtenir de faux papiers. Dumont nous aidera.

– Il doit payer !

– T'es rien qu'une maudite tête de cochon.

Ils se rendirent à une maison située sur la rue De Lanaudière, non loin de la rue Saint-Zotique à Montréal. Le logement semblait habité par une fille seule, une jeune dans la vingtaine, très jolie, fort bien tournée, qui disait s'appeler Vénus.

– Je dois vous laisser, dit-elle. Un type viendra pour les vêtements. Moi, je vais travailler. Je suis danseuse nue dans un club. Des heures impossibles. Trois heures de l'après-midi à deux heures du matin, presque douze heures. Ça n'a aucun sens. Heureusement que ça paie bien. Et puis, on rencontre toujours des clients qui sont... très gentils.

Lorsque la fille fut partie, Gauthier et Fafard mangèrent et, plus tard, on sonna à la porte.

Grâce à un service d'interphone, Gauthier pouvait s'adresser au visiteur.

– Oui, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Une voix d'homme résonna dans le haut-parleur.

– On m'envoie livrer de la marchandise à un monsieur Big Jack !

C'était le mot de passe. Gauthier ouvrit, le messenger lui remit une boîte et partit aussitôt.

Sur le dessus de la boîte, il y avait un petit mot. Les amis de Gauthier avaient réussi, on ne sait comment, à obtenir les mensurations des prisonniers évadés.

« Nous espérons que les vêtements feront. Il y a une perruque pour toi, une postiche, du maquillage, enfin, tout ce qu'il faut pour te transformer. »

Gauthier remit les vêtements qui appartenaient à Fafard. Il passa ensuite dans la salle de bains et n'en sortit que plusieurs minutes plus tard. Il était complètement méconnaissable ; avec sa moustache, sa perruque, on lui aurait donné une

quinzaine d'années de moins.

– Extraordinaire ! Alors, maintenant, on peut sortir ? questionna Fafard.

– Pas avant demain, fit Gauthier. Nous allons attendre les nouvelles au sujet de la voiture que nous avons volée, je veux savoir si on nous a identifiés.

Aux nouvelles du soir, on mentionna qu'un couple avait été assassiné dans les Laurentides et qu'un enfant avait été abandonné à demi vivant, ficelé à un arbre.

Le jeune garçon, interrogé par les policiers, n'avait pu donner aucune description des criminels. Tout ce qu'il avait pu dire, c'est qu'ils étaient « deux méchants messieurs ».

– Demain, j'appellerai mon ami au garage, dit Gauthier, et le soir, je me rendrai dans un cabaret qu'avait l'habitude de fréquenter le grand Michel Beaulac. Toi, tu resteras ici. Je veux faire mener une enquête sur le Manchot, ses habitudes, ses activités, et surtout sur ses collaborateurs immédiats. Il faut le mettre dans une position

intenable, le forcer à collaborer avec nous.

– Et s’il refuse ?

– Il devra accepter, sinon il risquera de perdre la majorité de ses collaborateurs. Robert Dumont n’est pas un idiot et il sait que nous ne reculerons devant rien.

Le lundi, Gauthier reçut un appel. Ce fut Vénus qui répondit.

– C’est pour Big Jack !

On transmet le message du dénommé André, qui attendait l’appel de Big Jack. On donna un numéro.

– Vous demanderez André le rasé.

Gauthier appela aussitôt. Il était persuadé qu’il s’agissait d’André Aubry.

Et, en effet, quelques instants plus tard, il reconnut la voix de son camarade.

– Qu’est-ce que ça veut dire, ce surnom de André le rasé ?

– Je me suis fait raser la tête, c’est aussi simple que ça. Je n’ai plus de barbe, plus de

cheveux... et plus une cent.

– Tu crois que je suis la banque d’Angleterre ?
ricana Gauthier.

– Non, mais t’as la voiture, tu auras un bon prix pour. Ensuite, tu connais des tas de gens qui ne sont pas du milieu et qui te doivent beaucoup. Tu pourrais sûrement m’obtenir un emprunt.

Gauthier prit quelques secondes de réflexion.

– Où te trouves-tu en ce moment ?

– Dans une taverne, je n’ai pas d’endroit où loger. Ce soir, je vais me rendre au Colibri. Tu connais ?

Gauthier était tout surpris.

– Le Colibri ? Certainement que je connais, j’avais l’intention de m’y rendre également. C’est un cabaret du Vieux Montréal, on peut y danser, y a des filles en masse, c’est ça ?

– Oui, c’est le même endroit.

Gauthier demanda :

– Si je t’obtiens de l’argent, comment comptes-tu le remettre ?

Aubry s'attendait à cette question. Il répondit aussitôt :

– Je suis prêt à travailler pour toi. Je suis bien certain que tu ne resteras pas inactif. J'ai jamais touché à la drogue, mais y a un commencement à tout. Je suis méconnaissable, je ne veux pas tenter de faire un vol ou une chose du genre, mais passeur, c'est O.K.

– Tu peux tenir jusqu'à ce soir ?

– Certainement. On se verra là-bas. Est-ce que Fafard est toujours avec toi ?

– Oui, mais il ne m'accompagnera pas. Je veux qu'il reste à l'abri. Il ne faut pas courir de risques inutiles.

Gauthier raccrocha. Il devait passer une partie de la journée au téléphone. Il avait de nombreux contacts et si la chance lui souriait, il se retrouverait bientôt en affaires, toujours dans le domaine de la drogue. Mais son intention était bien arrêtée. Il voulait s'exiler, quitter le pays, et il était persuadé que Robert Dumont, le Manchot, pourrait l'aider.

Ce fut à la fin de la journée, en écoutant les nouvelles, qu'ils apprirent que les policiers avaient réussi à mettre le grappin sur d'autres évadés du pénitencier, au cours des dernières heures.

Des onze évadés, il n'en restait plus que quatre en liberté : Gauthier, Fafard, Aubry, et Pat White, le gros Noir, dont on n'avait aucune nouvelle.

Gauthier conclut, en apprenant la nouvelle :

– Tu vois, Fafard, tous ceux qui n'ont pas été patients, qui se sont montrés trop vite en public, se sont fait capturer. Que ça te serve de leçon. Oublie ta vengeance contre le Manchot. Servons-nous de lui pour nous enfuir à l'étranger. Si tu dois ta liberté au Manchot, tu l'auras alors, ta revanche !

À sa grande surprise, Fafard murmura :

– Au fond, t'as raison. Je commence à prendre goût à la liberté.

– Je savais que tu te montrerais raisonnable.

Mais Fafard songeait :

« Je vais le laisser agir, mais quand je serai en

face de Dumont, il paiera, peu importe si ceux qui sont avec moi se font prendre. »

*

Robert Dumont avait ordonné à Michel Beaulac de ne jamais causer avec Gigi Lemire.

– Elle va sûrement tenter d’entrer en communication avec toi. Refuse de lui parler. C’est ton avocat qui va s’occuper de tout. Tu n’as absolument rien à craindre. Ton premier mariage sera annulé et ça ne te coûtera pas un sou.

Le grand Michel semblait complètement indifférent.

À plusieurs reprises, Gigi Lemire téléphona à l’agence, mais chaque fois qu’une femme demandait à parler à Michel Beaulac, Danielle, la secrétaire, disait qu’il était absent, ou encore elle transmettait l’appel à son patron, Robert Dumont.

Gigi était nerveuse. Son entrée dramatique à la chapelle où était célébré le mariage de Yamata et Michel n’avait pas eu l’effet désiré.

« Le gars voudra se débarrasser de moi le plus tôt possible. Il paiera pour que je m'éloigne. »

Mais voilà que le Manchot s'en était mêlé. Et la dernière fois qu'il avait parlé à Gigi, il lui avait déclaré fermement :

– Je vous conseille de ne plus téléphoner à l'agence, madame. Ce que vous faites, c'est du chantage. Toutes vos conversations sont enregistrées et, une fois le mariage dissous, Michel, s'il le désire, pourra porter plainte contre vous. Jamais il ne vous paiera. Vous perdez votre temps.

Aussi, Gigi Lemire, une véritable intrigante, décida de changer son fusil d'épaule.

« Michel ne veut pas me parler, il refuse de me recevoir. Eh bien, il va se rendre compte que j'existe. »

Elle écrivit à certains journaux à sensation pour raconter son histoire, puis elle décida de se rendre dans les cabarets qu'elle et Michel avaient fréquentés avant leur départ pour Atlantic City.

L'un de ces cabarets, c'était le Colibri, une

petite boîte du Vieux Montréal où Michel s'était tenu au temps où il buvait, avant d'entrer à l'emploi de l'agence de Robert Dumont.

« Je rencontrerai sûrement de ses amis. Je dirai à tous que je suis madame Michel Beaulac. Il ne peut nier l'évidence. »

Et ce lundi soir, la belle Gigi Lemire s'était rendue au Colibri.

En entrant, elle s'était dirigée vers le bar. Elle se savait suffisamment jolie et bien tournée pour attirer les regards des hommes.

Quant aux filles qui se trouvaient sur place, pour la plupart des filles de joie, elles détestaient l'arrivée de nouvelles figures, elles ne voulaient pas de concurrence. Toutes se donnaient la main pour empêcher les étrangères de piétiner leur jardin.

Gigi se dirigea vers le bar, s'assit sur un des bancs et le fit tourner pour faire face au commis.

– Apportez-moi un Collins, dit-elle. Puis elle ajouta, à voix très haute :

– Vous avez dû connaître mon mari ? Il était

un client régulier de cet endroit. Aujourd'hui, il travaille pour un détective privé, le Manchot.

Plusieurs têtes se tournèrent vers elle.

– Je suis madame Michel Beaulac. On a parlé de moi, dernièrement, dans les journaux. Imaginez-vous que mon mari voulait épouser une autre femme, alors que nous ne sommes même pas divorcés. Mais ces détectives privés, ça se croit tout permis.

Un grand type, qui mâchait de la gomme à s'en décrocher les mâchoires, vint s'asseoir sur le tabouret aux côtés de Gigi.

– Comment tu t'appelles ?

– Gigi. Toi ?

– On m'appelle Sonny !

Une bulle sortit de sa bouche, lui éclata en plein visage et il partit d'un grand rire. De son doigt, il s'essuya le bout du nez, les lèvres, puis lécha son index afin de ne rien perdre de sa mâchée.

– Mike, c'est un bon gars, murmura-t-il entre deux claquements de mâchoire.

– J’ai jamais dit le contraire.

– Ce que t’as fait à son mariage, nous autres, on a trouvé ça « cheap » en écoeurant. Pas vrai les gars ?

Quelques-uns approuvèrent Sonny.

– Vois-tu la belle, Mike, même s’il travaille avec la police, il a toujours été correct avec nous autres. Son boss, le Manchot, on y touche pas. Il a même rendu des services à des gars du milieu. C’est un type correct !

– Je suis entièrement de votre avis. Moi, j’aime toujours Michel, et c’est pour ça que je n’ai pas voulu le laisser se marier avec une Jaune.

Elle ne vit pas un jeune Chinois s’approcher. Il se plaça directement derrière elle et lui mit la main sur l’épaule.

– Qu’est-ce que t’as contre les Jaunes, la belle ?

Gigi se retourna. Elle était de plus en plus mal à l’aise et regrettait d’avoir mis les pieds dans ce cabaret.

– Mais... je n’ai absolument rien contre les

gens qui ont une autre couleur de peau. Dernièrement, je sortais régulièrement avec un Noir.

Sonny sortit un cure-dent sale de sa poche, enleva un morceau de gomme qui avait pénétré dans une dent creuse puis, sortant le cure-dent de sa bouche, il piqua légèrement le bras de Gigi à quelques reprises.

– C’est pas joli pour une femme qui tient tant à son mari de le tromper avec un Noir !

– Moi, tout ce que je voulais, c’était rencontrer des amis de Michel. Je veux qu’on me parle de lui. J’aime cet homme, vous comprenez ?

Une blonde, trop maquillée, cherchant à retenir une jeunesse qui l’avait quittée, se mit à rire :

– Comme c’est touchant ! Un vrai roman-savon. C’est aussi triste qu’Aurore l’enfant martyr.

On éclata de rire. Juste à ce moment, un homme fort bien mis s’approcha du groupe.

– Laissez cette femme en paix, voulez-vous ?

Ceux qui entouraient Gigi se regardèrent. On ne connaissait pas cet homme, mais il en imposait par son assurance, sa prestance.

Le barman murmura :

– C’est un ami de Big Jack !

On aurait dit un véritable mot de passe. Les hommes se retirèrent rapidement, les filles qui s’étaient approchées retournèrent à la chasse aux clients. L’homme s’assit sur le tabouret laissé libre par Sonny.

– C’est vrai ce que tu as dit, tantôt ?

– Quoi donc ?

– Que t’es l’épouse de Beulac, le bras droit du Manchot ?

– Oui, je peux le prouver, j’ai dans mon sac le fameux certificat qui a fait tant de bruit lors de la cérémonie.

Elle allait fouiller dans son sac, mais l’homme lui mit la main sur le poignet.

– Non, inutile, je te crois. Tu vois Beulac régulièrement ?

– Non. Il refuse de me donner une petite somme. Je disparaîtrais ensuite pour toujours. C’est ce que Beulac désire, je suis un empêchement à son mariage.

– Je vais t’aider, moi.

Gigi regarda cet inconnu.

– Pourquoi voulez-vous m’aider ?

– J’ai un compte à régler avec Beulac. Nous pourrions nous entendre tous les deux.

Juste à ce moment, l’homme vit entrer un grand type portant des lunettes teintées, la tête rasée comme un genou.

– Tu m’attends ici, la belle, tu ne bouges pas. J’ai à causer avec un ami. Ensuite, nous discuterons tous les deux.

L’homme se leva. Il alla à la rencontre du type qui venait d’entrer et lui mit la main sur le bras.

– Félicitations, Aubry, jamais je ne t’aurais reconnu si tu ne m’avais pas donné ta description.

Aubry regardait l’homme, puis soudain il murmura :

– Gauthier ?

– Hé oui, c'est moi.

– Ça, par exemple, vous paraissez beaucoup plus jeune.

Gauthier et son compagnon allèrent s'installer à une petite table, tout au fond du cabaret.

– Vous avez l'argent ? demanda Aubry.

– Du calme, voyons. Faut jamais être trop pressé.

– Mais il m'en faut, fit Aubry d'un air désespéré. J'ai besoin de vêtements et puis, il faudra probablement que j'aille hors de la ville.

– Pourquoi ?

– Ma femme s'est sauvée avec mon fils... mon fils que je n'ai jamais connu. Je veux retrouver mon enfant.

– Qu'est-ce que ça te donnera ?

– Tout ce que je désire, c'est le voir, une fois, une seule. Mais pour ça, faut que je cause avec des filles, faut que je retrouve la trace de ma femme. Dans ces habits, je n'ai aucune chance,

on me prend pour un voyou.

Gauthier ne put s'empêcher de rire.

– On te prend pour ce que tu es.

Puis, plus sérieusement, il demanda :

– C'est vrai que tu es prêt à tout pour voir ton fils ?

– Je vous l'ai dit, si vous avez besoin d'un passeur...

– Il ne s'agit pas de ça. Je t'aurai de l'argent, beaucoup d'argent, mais ce que je vais te demander... j'ai peur que tu refuses.

– N'importe quoi, répéta Aubry.

Gauthier jeta un coup d'œil au bar. Gigi était seule. Les autres clients semblaient s'être donné le mot. On la fuyait.

Baissant la voix, celui qui avait l'air d'un homme d'affaires prospère demanda :

– Es-tu prêt à commettre un meurtre ?

V

Un piège pour Michel

Aubry semblait avoir perdu l'usage de la parole.

– Tu ne m'as pas répondu, fit Gauthier.

– Je ne suis pas un assassin !

Cette phrase d'André Aubry fit éclater Gauthier d'un tel rire que toutes les têtes se tournèrent de leur côté.

– Tu es l'ange du pénitencier ! L'erreur judiciaire, pas vrai ? Au cours d'une bataille dans un club, tu sors ton arme, tu abats trois types et tu n'es pas un assassin ? Mais qu'est-ce que ça prend, de nos jours, pour être qualifié de tueur !

Aubry était mal à l'aise. Des clients étaient maintenant installés aux tables voisines, et on pouvait presque suivre leur conversation.

– Pas si fort, idiot, tu veux qu'on appelle la police ? J'étais ivre, le soir où j'ai tiré. Un gars m'avait provoqué, je ne savais pas ce que je faisais. Si mon avocat avait su s'y prendre, je n'aurais eu que quelques années ; on m'accusait de trois hold-up, c'est tout. Je n'ai jamais tué de sang-froid. Pourquoi ne fais-tu pas ce travail toi-même si tu as quelqu'un à éliminer ?

– Tu sais bien que ce n'est pas mon métier.

– Le mien non plus. Adresse-toi à Fafard. Lui, il tuerait sa mère pour quelques dollars.

Gauthier perdait patience, petit à petit.

– Tu as besoin d'argent, tu m'as demandé de t'aider. Mais si tu refuses de travailler...

Il tira une liasse de billets de banque de sa poche.

– Ce n'est qu'un début, si tu acceptes. Avec ça, tu pourras aller t'acheter un bon complet dans une boutique de vêtements usagés. Ce sera pas neuf, mais au moins t'auras l'air du monde et tu pourras essayer de charmer les amies de ta femme.

Aubry ne l'écoutait plus. Il regardait une jeune femme qui venait d'entrer, accompagnée d'une autre fille.

– Qu'est-ce que t'as ?

– C'est une amie de ma femme, une amie d'Aline, elle doit savoir où elle se trouve.

Il voulut se lever. Gauthier, rapidement, le retint sur son siège.

– Qu'est-ce que tu veux, qu'on t'arrête dès ce soir ? Tu l'as dit toi-même, les vêtements que tu portes éveillent les soupçons. Si tu parles d'Aline à cette fille, elle tirera ses conclusions. Ricard a été descendu parce que quelqu'un l'a reconnu.

Il lui passa la liasse de billets sous le nez.

– Je croyais que tu aimais ton fils ? Je croyais que tu voulais le revoir ?

Brusquement, Aubry se décida. Il mit l'argent dans sa poche et demanda :

– C'est la fille qui est au comptoir ?

– Pas si vite. Il faut préparer le piège. Tu vas te débarrasser de cette fille, mais quand je te le

dirai. Pour le moment, rends-toi à cette adresse, c'est une maison de chambres. Demain, achète-toi des vêtements et reviens ici, vers 8 heures 30. On rediscutera. J'aurai probablement des nouvelles à t'apprendre.

À son grand regret, Aubry dut quitter le cabaret et abandonner cette piste qui s'offrait à lui. Gauthier se leva de nouveau et retourna au bar, auprès de Gigi.

– Le type avec qui je viens de parler connaît bien Michel Beaulac.

– C'est vrai ?

– Et c'est un expert pour convaincre quelqu'un qu'il doit payer. Il va s'occuper de ton cas. Tu rencontreras Beaulac.

Gigi murmura :

– Je ne peux même pas lui parler.

– Je m'occupe de tout.

Elle demanda :

– Pourquoi faites-vous ça pour moi ?

Il la regarda longuement, puis :

– Tantôt, on partira ensemble tous les deux. Je t’amène à mon appartement. Y a un autre type qui est là, mais t’en occupe pas, ne lui parle même pas et, surtout, pas un mot de Beaulac.

Puis, en lui pinçant la taille, il ajouta :

– Ça fait des mois que je n’ai pas tenu une vraie femme dans mes bras. J’arrive du Grand Nord. T’es d’accord ?

Gigi lui décocha un sourire enjôleur.

– Mon vieux, avec moi, tu risques de ne pas dormir de la nuit.

– C’est ce que je désire.

Gauthier alla parler à d’autres types. Il pouvait révéler sa véritable identité à quelques-uns, sûr qu’on ne le dénoncerait pas. On savait que Gauthier avait une fortune de cachée et le mot avait été passé dans le milieu.

« Faut aider Big Jack jusqu’à ce qu’il sorte son magot, ensuite, on l’éliminera. »

Une heure plus tard, il quittait le cabaret en compagnie de Gigi. Il héla un taxi pour se faire conduire au logement de la rue De Lanaudière.

Déjà, dans la voiture, Gigi se montra une amoureuse hors pair, embrassant Gauthier à pleine bouche et le caressant de ses mains.

– Tiens-toi comme il faut, fit Gauthier qui n'en pouvait plus. Nous aurons toute la nuit devant nous.

Gigi éclata de rire.

– Tu crains de ne pas retrouver ta jeunesse... si je te caresse trop ? T'en fais pas, ces morts-là, je suis capable de les ressusciter.

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, Gauthier entra le premier et fit attendre Gigi dans le vestibule. Fafard n'était pas couché.

– Il y a du nouveau ?

– De la patience, mon vieux. J'ai une idée, et tu pourras exercer ta petite vengeance. Pour ce soir, va t'enfermer dans la chambre de la danseuse, elle n'entre pas avant les petites heures.

– Pourquoi ?

– J'suis pas seul, j'ai amené une amie et je prends la grande chambre. Alors, fiche-nous la paix.

Fafard alla s'enfermer en maugréant dans la chambre de Vénus. Il se coucha mais il eut beaucoup de difficulté à s'endormir. Dans la chambre voisine, la compagne de Gauthier était très bruyante. On l'entendait pousser des petits cris, parfois elle hurlait presque. Pour faire l'amour en paix, avec une telle femme, il aurait fallu que Gauthier se trouve une chambre chez les sourds-muets.

*

Gauthier avait renvoyé Gigi tôt le matin. Fafard semblait dormir et la danseuse n'était pas encore rentrée. Il se prépara à déjeuner lorsque soudain il entendit du bruit. Il tendit l'oreille. Ça venait de la petite chambre.

– Ça, par exemple ! Vénus est rentrée et elle est avec Fafard ! Si je m'attendais à ça.

Fafard se leva une heure plus tard, la figure épanouie.

– J'espère que tu as passé une bonne nuit.

Moi, ça a été fameux. Notre locataire a eu pitié de moi. On n'envoie pas dormir un homme dans un fauteuil, surtout quand il adore les femmes et qu'il a dû jeûner durant des mois. Vénus savait que j'aurais été capable de la violer. Alors, parle-moi d'hier soir.

– Ce n'est pas le moment. J'ai des gens à rencontrer aujourd'hui. Ce soir, je vais revoir des amis. Probablement que demain tu sauras à quoi t'en tenir.

– Il faut encore que je reste ici sans sortir ?

– Eh bien quoi, tu as de la compagnie maintenant. Le premier pas étant fait, Vénus ne te repoussera pas.

*

Danielle, la secrétaire de l'agence, appela Michel Beaulac.

– Un appel pour vous.

– Pas une femme ?

– Mais non, ne craignez rien, c’est un type qui dit vous connaître.

Michel appuya sur le bouton numéro deux et décrocha le récepteur.

– Ici Michel Beaulac.

– Écoute, Beaulac, et ne pose pas de questions. Je te connais, je travaille pour Lionel, je connais aussi Bertino, ça te dit quelque chose ?

Lionel et Bertino étaient deux mafiosi que Michel avait rencontrés. Les deux hommes l’avaient souvent aidé, ils s’étaient mutuellement rendu des services. Pour un détective privé, il est toujours précieux d’avoir des amis haut placés dans le milieu de la pègre.

– Qu’est-ce que vous voulez ?

– Il y a une femme du nom de Gigi Lemire qui te cause des ennuis ?

– Je m’en occupe, fit Michel.

– Nous, on sait comment tu peux l’obliger à quitter le pays pour toujours. On la tient solidement. Monsieur Lionel est extrêmement occupé présentement. Il m’a dit de te prévenir,

faut pas tenter de le joindre. Il m'a confié la tâche de m'occuper de toi et de ta supposée femme. Mon nom est Big Jack.

Ce nom ne disait absolument rien à Michel.

– Ton ami, Robert Dumont, n'apprécierait peut-être pas la façon dont nous allons disposer de Gigi. Ne crains rien, nous ne la tuons pas, ça, je te le promets. Mais tout doit rester entre nous.

Michel réfléchissait. Il avait rendu de nombreux services à celui qu'on appelait monsieur Lionel, et cet appel ne le surprenait pas. Mais il devait quand même prendre des précautions.

– Je ne veux m'engager dans rien avant de connaître vos plans.

– Je suis parfaitement d'accord, et on ne discute pas de ça en public. Je peux te rappeler chez toi plus tard et te fixer un rendez-vous.

Depuis que Gigi était réapparue dans sa vie, Michel avait quitté son appartement et s'était loué une chambre afin de ne pas être importuné.

Seuls les principaux employés de l'agence connaissaient sa nouvelle adresse.

– J'aimerais autant qu'on fixe le rendez-vous tout de suite.

– Qu'est-ce que tu dirais du vieux port ? Le soir, c'est assez tranquille, il y a moyen de trouver un coin pour y causer. Pas trop tôt cependant. Avant neuf heures, il y a beaucoup de flâneurs.

– Bon, c'est entendu. Où aura lieu le rendez-vous ?

– Au coin de Saint-Sulpice et du port. J'ai une voiture rouge, elle sera stationnée au coin. J'y serai seul. Toi aussi, n'est-ce pas ?

– Entendu.

– Surtout, fit rapidement Big Jack, ne me remercie pas, c'est monsieur Lionel qui fait ça pour toi, et il m'a dit qu'un jour, il aurait peut-être lui aussi à te demander de précieux services.

– Entendu, à ce soir.

Michel raccrocha. Le Manchot lui avait appris à ne jamais accepter un rendez-vous sans s'être

assuré qu'il ne s'agissait pas d'un piège.

Le grand Beulac fouilla dans un calepin et trouva un numéro de téléphone, un numéro personnel que monsieur Lionel lui avait remis. Il appela aussitôt.

– Je voudrais parler à monsieur Lionel, c'est de la part de Michel Beulac, détective privé.

– C'est dommage, chum, monsieur Lionel est absent et il ne sera de retour que la semaine prochaine. Il est parti hier soir. Tu veux que je lui dise qu'il te téléphone quand il rentrera ?

– Non, ce n'est pas nécessaire.

Michel raccrocha. Tout concordait, l'homme qui lui avait téléphoné lui avait dit la vérité, il ne pouvait entrer en contact avec monsieur Lionel.

Ce qu'il ignorait, c'est que Gauthier avait pris ses précautions. Grâce à ses puissants amis, il avait su que Lionel venait tout juste de quitter Montréal pour un voyage éclair aux États-Unis, la chance lui souriait. Gauthier en avait profité.

Le grand Beulac voulait en finir avec Gigi. D'un autre côté, il n'aimait pas toujours les

agissements de la pègre.

– Tu es sourd ?

Il leva la tête. La plantureuse Candy Varin venait d’entrer dans le bureau.

– Il paraît que j’ai reçu un appel, Danielle m’a dit que tu avais pris le message ?

– Oui.

Michel fouilla d’un air distrait sur son bureau, prit une feuille et la tendit à Candy.

– Change d’air, veux-tu ? On dirait un entrepreneur de pompes funèbres qui assiste aux préparatifs de ses propres funérailles. C’est encore ta Gigi qui te tracasse ? Tu n’as pas à t’en faire. Le patron lui-même avec son avocat s’occupent de toi. Quant à Yamata, elle t’adore. Mais cette fois, quand tout sera réglé, n’hésite plus à l’épouser.

Il y eut un silence ! Candy, impatientée, demanda :

– Tu m’écoutes ou pas ?

– Qu’est-ce que tu fais ce soir ? demanda tout

à coup Michel.

– Ne me dis pas que tu t’ennuies tellement que tu as décidé de sortir avec moi ?

– Sois donc sérieuse. J’aimerais que tu me surveilles.

Candy ne put s’empêcher de rire.

– Tu crains de commettre des bêtises, tu ne peux plus te contrôler ?

– Il ne s’agit pas de ça du tout.

Michel lui fit part de l’appel qu’il avait reçu.

– Surtout, pas un mot à monsieur Dumont. Il m’ordonnerait de ne pas aller à ce rendez-vous et j’ai probablement là une chance unique d’éloigner Gigi de ma vie.

Candy soupira :

– Je me demande encore comment tu as pu te marier avec une telle fille !

– Je l’ai rencontrée dans un club à Montréal, on a dansé. Moi, j’étais ivre, je voulais tout oublier, je voulais partir, changer d’air. Elle a menti quand elle a dit qu’elle m’avait connu à

Atlantic City. C'est à Montréal qu'on s'est vus pour la première fois. Quand j'ai parlé de voyage, elle m'a dit qu'elle devait aller à Atlantic City, alors je crois que c'est à ce moment-là qu'on a décidé de partir ensemble. Le reste, je m'en souviens vaguement.

La jolie blonde ramena la conversation sur l'appel que Michel avait reçu.

– Monsieur Lionel ne peut rien te confirmer ?

– Il est absent, mais son attitude ne me surprend aucunement. Je crois sincèrement qu'il veut me rendre service. Gigi était une adepte de la drogue. Possible qu'elle doive un assez fort montant au milieu. On lui ordonnera de quitter le Québec et de ne jamais y remettre les pieds, sinon on devra la rayer de la liste des vivants. Perdre quelques milliers de dollars pour me rendre un service, c'est bien monsieur Lionel.

– Alors, que crains-tu ?

– Je ne sais pas. Ce sont les avertissements répétés du patron qui me reviennent à l'esprit. Ne jamais accepter un rendez-vous dans un endroit

sombre, surtout avec une personne inconnue.

Candy conclut :

– Tu veux te rendre au rendez-vous mais, par précaution, tu voudrais que je t’accompagne.

– Non, nous devons nous rencontrer seul à seul, moi et le type qui s’appelle Big Jack. Mais tu peux être dans le coin, avant l’heure prévue, et nous surveiller. Tu n’as qu’à stationner ta voiture sur la rue Saint-Sulpice, un peu derrière l’église Notre-Dame, à deux pas du restaurant le Vieux Raffiot, il y a un vaste terrain de stationnement.

– Tu sais que les filles qui sont seules et qui fréquentent le port, à cette heure-là, sont toujours à la recherche de clients ou d’aventures faciles. Si des hommes me voient, ils m’accosteront aussitôt.

– Je ne suis pas inquiet. T’es capable de prendre soin de toi.

Candy promet de ne rien dire au Manchot. Le rendez-vous était à neuf heures.

– Je serai au poste dès huit heures trente. Compte sur moi pour te surveiller.

*

Gauthier était entré en communication avec André Aubry.

– Ce que je t’ai demandé, c’est pour ce soir. Sois au cabaret à huit heures trente, au plus tard. Tu toucheras la somme de cinq mille dollars si tu fais un bon travail. Avec cet argent, tu te lanceras à la recherche de ton fils.

– Je dois apporter une arme ?

– Pas du tout, tu n’en auras aucunement besoin.

– Mais...

– Ne crains rien, je t’expliquerai tout.

Quant à Gigi, il savait qu’il la trouverait au cabaret.

Le vendeur de voitures usagées avait fait une transaction avec Gauthier.

– J’ai trop de voitures et je prends des risques. Alors, voici ce que je te propose. Tu as sûrement

besoin d'une automobile. Je vais t'en passer une, tu la garderas tout le temps que tu resteras en liberté.

Gauthier avait donné son adresse et, une heure plus tard, il aperçut une voiture rouge stationnée devant sa porte. Ce n'était pas un modèle récent. Les clefs étaient derrière le pare-soleil. Gauthier fit une courte balade. Le moteur tournait parfaitement.

Quant à Fafard, sa patience était à bout.

– Demain, lui répétait Gauthier, demain nous passerons à l'action. Robert Dumont nous aidera à fuir le pays et nous, nous nous débarrasserons du seul homme qui pourrait nous identifier.

– Aubry ? Mais je croyais que c'était lui qui...

– Oui, je vais me servir de lui, mais ensuite, je le ferai tomber entre les mains de la justice. Gauthier était fort bien renseigné. Il savait que Robert Dumont avait des collaborateurs capables de fabriquer de faux papiers d'identité.

– Ce sont des spécialistes et ils ne font pas partie de notre milieu, donc, aucun danger que les

policiers les ennuient. Avec ces papiers et avec Dumont, nous traverserons la frontière. Le Manchot, c'est le meilleur sauf-conduit que nous puissions obtenir.

Fafard demanda :

– Mais qui te dit qu'une fois que Dumont nous abandonnera il ne prévendra pas la justice ?

– Il pourra le faire, mais pas avant plusieurs heures. Mon plan est sans faille, il va réussir.

Fafard songeait cependant :

« Dumont ne retournera jamais au Canada. On trouvera son cadavre, quelque part aux États-Unis et moi, à ce moment, je serai loin. J'aurai peut-être la chance d'obtenir deux choses : ma liberté et ma vengeance. Et si, pour ça, je dois éliminer Gauthier également, je le ferai sans scrupule. Pour le moment, j'ai trop besoin de lui. Mais il quittera le pays avec une fortune en poche. Il devra m'en donner une bonne partie, sinon... un meurtre de plus ou de moins, c'est pas ce qui me dérange. »

À huit heures dix, ce soir-là, Gauthier arrivait

au cabaret. Gigi était déjà installée au bar. Il alla immédiatement la trouver.

– Ne bouge pas d’ici ; un peu après neuf heures, je te téléphonerai et je te dirai où nous rejoindre. Tu rencontreras ton Michel Beaulac, et sois sans crainte, nous te protégerons de loin.

– Pourquoi faites-vous ça pour moi ?

– Pour deux choses. Tout d’abord, pour te remercier de la nuit d’hier et, ensuite, parce que j’ai un compte personnel à régler avec Beaulac.

Bientôt, André « le rasé » Aubry fit son entrée. Tout de suite, Gauthier alla le trouver.

Il lui remit une paire de gants.

– Ne les enlève pas, faut pas qu’on trouve tes empreintes. Compris ?

– Qu’est-ce que je dois faire, au juste ?

– C’est très simple. Tu vas me suivre de loin, lorsque je partirai d’ici.

De la poche de son veston, Gauthier sortit un bout de tuyau en fer, qu’il glissa sous la table.

– Prends ça. Je rencontrerai un type dans le

port. On s'éloignera, on se rendra dans un endroit sombre, tranquille. C'est à ce moment que tu devras intervenir. Tu le frapperas à la tête. Pas trop fort, juste pour le blesser, lui faire perdre connaissance. Ensuite, tu resteras près de lui, pendant que j'irai chercher la voiture. Ça me prendra quelques minutes, car j'aurai un appel à faire. Je resterai ensuite dans la voiture avec notre homme. Toi, tu iras au rendez-vous.

Il désigna Gigi.

– Dans l'ombre, elle ne te reconnaîtra pas. Tu as un chapeau ?

– Non.

– Je vais demander à un des garçons s'il n'a pas un vieux chapeau ou une casquette. La fille s'approchera de toi. Nous aurons enlevé le revolver au type que tu auras assommé. J'ai apporté un silencieux, au cas où Beulac n'en aurait pas ; tu n'auras qu'à le placer sur son arme. Tu tires la fille, tu enlèves le silencieux. Tu lui mets ensuite le bout de tuyau dans la main. Moi, j'arrive avec Beulac. On l'étend près de la fille, on lui met le revolver dans les mains, on

s'éloigne et on téléphone à la police. Voilà, le tour est joué.

Aubry demanda, surpris :

– Vous croyez que les policiers vont accuser ce Beulac d'avoir assassiné cette putain ?

– Et comment ! Cette putain, comme tu dis, c'est une fille qu'il a épousée dans un moment de folie. Il veut absolument la voir disparaître. Beulac devait se marier avec la femme qu'il aime, et la Gigi est apparue. Peux-tu trouver un meilleur suspect ? Jamais tu ne seras inquiété.

Aubry semblait rassuré. Le travail qu'il avait à faire était facile. Il ne détestait qu'une chose, tirer à bout portant sur une femme sans défense. Mais il songea à son fils. Avec l'argent qu'il toucherait, il pourrait sûrement se lancer à sa recherche.

Bientôt, Gauthier lui apporta un vieux chapeau.

– Porte-le, ton crâne nu pourrait éveiller les soupçons de la fille. Maintenant, va, ma voiture sera stationnée au coin de Saint-Sulpice et du

port. Surtout, ne te fais pas remarquer.

Aubry sortit du cabaret. À neuf heures exactement, Gauthier alla s'installer au volant de sa voiture. Il démarra et se stationna juste au coin de Saint-Sulpice.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées que la portière avant s'ouvrait.

– Big Jack ?

– C'est moi.

– Je suis Michel Beaulac.

– Monte, je vais stationner à un endroit où je ne risque pas que la police nous remarque ; ensuite, nous partirons à pied.

Michel avait regardé autour de lui, mais il n'avait vu aucune trace de Candy.

« Je suis bien certain qu'elle ne m'a pas laissé tomber. »

Gauthier mit sa voiture en sécurité.

– Viens, dit-il, éloignons-nous, nous serons plus tranquilles pour parler.

Et, tout en marchant lentement dans le port,

Gauthier expliqua :

– Ta Gigi se drogue, tu le savais ?

– Oui.

– Mais tu ignores pour quelles raisons elle avait quitté le Canada ?

– Elle doit une certaine somme à la pègre ?

– Oui, si tu veux, mais c'est plus que ça. Elle a volé de la marchandise avant de prendre la fuite. C'est l'annonce de ton mariage qui l'a fait revenir. La pègre pourrait la descendre, et jamais plus on n'entendrait parler d'elle. Mais, d'un autre côté, monsieur Lionel nous a dit que tu ne voudrais pas d'un assassinat.

– Il n'en est pas question.

Les deux hommes s'arrêtèrent. Il faisait très sombre, il n'y avait presque personne aux alentours. Un homme se promenait au loin, mais il ne leur prêtait pas attention.

Gauthier et Beaulac continuèrent de causer à voix basse.

– Maudit, fit soudain Gauthier, y a quelqu'un

qui s'approche ; un voyou sans doute, qui veut nous « bummer » quelques cents. Tourne-lui le dos, ne t'en occupe pas.

Et quelques secondes plus tard, Michel Beaulac, sans savoir ce qui lui arrivait, sentit une vive douleur à l'arrière de la tête et tout se mit à tourner. Il s'étendit de tout son long.

– Pousse-le dans l'ombre, fit Gauthier, je cours chercher ma voiture. S'il semble reprendre conscience, endors-le. Fouille-le également.

Aubry vit Gauthier s'éloigner rapidement. Tirant Michel par les deux jambes, il le cacha complètement de la vue des passants qui pouvaient s'aventurer dans le port.

Il lui enleva son revolver, un 38. Michel avait également un porte-monnaie fort bien garni, et Aubry fut tenté de lui prendre son argent.

« Et puis non, ça pourrait tout compromettre. »

Pendant ce temps, Gauthier s'était rendu à la boîte téléphonique la plus rapprochée. Il appela au cabaret et demanda à parler à Gigi.

– Écoute bien, tu descends la rue Saint-

Sulpice, tu avances dans le port, au bord de l'eau, tu te diriges vers ta gauche. Beaulac ira à ta rencontre. Il porte un chapeau, un complet foncé. Vous pourrez parler en paix. C'est l'endroit le plus tranquille du port.

– Je pars tout de suite, fit Gigi.

La fille ignorait qu'elle allait vivre les derniers moments de son existence.

*

Candy n'avait pris aucune chance. À huit heures, elle avait quitté son appartement. Elle avait mis une de ses robes les plus décolletées, une robe qui la moulait comme un gant et qui faisait ressortir son buste volumineux.

Elle ramena ses cheveux blonds en arrière, se faisant une queue de cheval. Elle n'avait pour ainsi dire pas besoin de maquillage. Ses talons étaient très hauts, ce qui la grandissait encore et, par le fait même, la faisait paraître plus svelte.

– Si un producteur de films pornos me voyait,

il m'engagerait aussitôt.

En voiture, elle se rendit au stationnement de la rue Saint-Sulpice. Elle ne quitta son automobile qu'à neuf heures moins quinze.

– Le rendez-vous est à neuf heures, à quoi bon attirer l'attention inutilement.

Candy était à peine arrivée au bout de la rue que déjà un homme l'accostait.

– T'es seule, la belle ? Tu viens prendre un verre avec moi ? Tu me plais, ton prix sera le mien.

– Allez-vous-en, j'attends mon ami.

– Ben quoi ? Tu ne me trouves pas assez jeune peut-être ? Va donc au diable, maudite putain, fit l'homme en s'éloignant.

La voiture rouge arriva bientôt sur le coin. Candy s'éloigna et deux marins l'accostèrent aussitôt. Elle eut passablement de difficultés à se défaire d'eux. Les deux hommes voulaient qu'elle les accompagne.

Candy venait à peine de se débarrasser des deux gênants qu'une voiture s'arrêtait à sa

hauteur.

– Monte, la belle.

– Non.

Un des hommes ouvrit la portière.

– Monte qu'on te dit. Les filles de ton genre, on connaît ça.

Candy voulut se défendre, mais aussitôt l'un des hommes déclara :

– Police ! Tu viens avec nous.

– Mais vous êtes fous ? Je suis Candy Varin, l'assistante du Manchot, le détective privé.

Mais les deux détectives ne l'écoutaient pas. On la poussa à l'arrière de la voiture.

– Toi, tu es Candy, et moi, je suis l'archange Gabriel, fit un des détectives en mettant l'automobile en marche.

Et son compère ajouta :

– Au poste, tu auras tout le loisir de raconter ta romance au sergent.

Candy criait, voulait faire entendre raison aux deux hommes, mais c'était inutile. Il était neuf heures et, malgré elle, elle devait abandonner Michel Beaulac à son sort.

VI

Accusé de meurtre

– Police ! répondit le préposé aux appels.

– Je me promenais dans le vieux port, pas très loin de la Place Jacques-Cartier. Soudain, j’ai entendu une femme crier, j’ai vu des ombres, des gens se battaient. Je n’ai pas osé m’approcher. Quelqu’un est tombé, mais une seconde plus tard, j’ai entendu un bruit sec, on aurait dit une sorte de claquement étouffé, et la seconde personne est tombée. Je me suis approché. Ils sont deux, étendus dans le port, un homme et une femme. L’homme a un revolver à la main. Je crois qu’ils sont morts tous les deux.

– À quel endroit exactement ?

– Entre la Place Jacques-Cartier et l’église Notre-Dame, c’est sur le bord de l’eau.

– Pouvez-vous laisser votre nom, votre adresse et...

– J’ai rapporté ce que j’ai vu, je ne veux pas être mêlé à ça.

Et brusquement la ligne fut coupée.

– Un farceur, sans doute, se dit le téléphoniste.

Mais il devait vérifier. Il se mit en contact avec la voiture qui patrouillait dans ce coin de la ville.

– Rendez-vous dans le vieux port, entre la Place Jacques-Cartier et la rue Saint-Sulpice. On a vu des gens se battre. Il y aurait eu un échange de coups de feu. On dit même que deux personnes sont blessées.

– Nous y allons tout de suite. 10-4.

Presque au même moment, Candy Varin, escortée des deux policiers, faisait son entrée à la centrale de la rue Gosford.

– On a vu cette fille accoster un type, puis deux marins. Elle se cherchait des clients. On l’a embarquée, sergent.

Le sergent Lemay jeta un coup d'œil sur la provocante blonde.

– On te connaît, toi, dit-il. C'est pas la première fois que tu viens ici ?

– Évidemment que vous me connaissez, répondit l'assistante du Manchot, je suis Candy Varin, détective privée.

– Elle a tenté de nous faire croire ça, répliqua immédiatement un des deux policiers. Le sergent venait de reconnaître Candy.

– Vous avez vérifié ses papiers ?

– On n'avait pas de temps à perdre avec les romances d'une fille de ce genre.

– Elle a dit la vérité, c'est bien mademoiselle Varin.

Les deux policiers se regardèrent. Leurs figures changèrent comme si on venait de leur apprendre une fort mauvaise nouvelle.

– Que faisiez-vous dans le port, à cette heure-là ?

– J'étais au travail, je surveillais quelqu'un.

– Qui ?

– Sergent, dans mon métier, nous sommes tenus au secret professionnel. Si monsieur Dumont apprend que j’ai parlé, il m’en voudra. Mais ma mission était extrêmement importante. Si par votre faute quelqu’un est tué, vous en porterez la responsabilité. Vous me retenez toujours ici ?

– Il n’en est pas question, vous êtes libre, mademoiselle Varin, et je m’excuse pour ces deux policiers qui ont très mal fait leur travail. Ce sera inscrit au rapport. Vous pouvez partir.

Candy faillit se révolter :

– Une seconde ! Je n’ai pas à être traitée de cette façon, moi. Je veux qu’on me ramène dans le port et au plus tôt, en espérant qu’il ne soit pas trop tard.

Le sergent tonna :

– Vous avez compris, vous deux ?

Mais la blonde s’objecta vivement.

– J’exige une autre voiture. Je ne voyagerai pas avec des idiots de cette espèce. Je les ai assez

vus.

Le sergent donna des ordres et bientôt Candy prit place dans une autre voiture. Le port était tout près. Elle y arriva à peine cinq minutes plus tard.

– Descendez-moi au coin de Saint-Sulpice, au bord de l'eau.

Et à ce moment elle se rendit compte qu'il se passait quelque chose. On pouvait voir des voitures de police dont les lumières rouges lançaient des éclairs sur les murs sombres du quartier.

– Vite, allons voir ce qui se passe, fit Candy.

Quatre policiers montaient la garde. Candy aperçut une femme étendue de tout son long. Mais comme il faisait sombre, elle ne la reconnut pas. D'ailleurs, l'assistante du Manchot n'avait vu Gigi Lemire que durant son passage dans la petite chapelle.

Un des policiers était penché sur un homme.

– Il ne semble pas être sérieusement blessé. Il a reçu un coup à la tête...

Candy voulut s'approcher, mais les policiers la retenaient.

– Laissez-moi voir, cria-t-elle.

Avec des lampes de poche, on éclaira le blessé.

– Michel !

Candy voulut se précipiter sur lui, mais on l'en empêcha.

– Ne bougez pas. On a trouvé cet homme le revolver à la main. Il vient tout juste d'abattre cette femme. Elle n'était pas encore morte quand nous sommes arrivés.

– Elle a parlé ?

– Non. Il l'a atteinte en plein cœur. Elle respirait à peine.

Les policiers qui avaient conduit Candy au port firent savoir à leur confrère qu'elle était détective privée et qu'elle travaillait pour le Manchot.

Candy avait pu se ressaisir. Il fallait qu'elle passe à l'action et rapidement.

– Je peux jeter un coup d’œil à cette femme ?

On la conduisit près de la victime. Aucune erreur possible, il s’agissait bien de Gigi Lemire.

– Vous pouvez l’identifier ?

– Non, mentit Candy, pas avec certitude. Il me semble avoir déjà vu cette femme, mais je ne voudrais pas commettre d’erreur. Ses papiers disent qu’elle est Gigi Lemire. Si je l’ai rencontrée, ça été une seule fois.

– Et l’homme, il s’agit bien de Michel Beaulac ?

– Oui.

– Vous saviez qu’il était dans le port ? demanda un des agents qui avait ramené Candy.

– Je n’ai pas à répondre à vos questions. Il faut absolument que je rejoigne mon patron. Quel est cet objet que cette fille tient à la main ?

– Un bout de tuyau, il y a un peu de sang dessus. Ça correspond à l’appel qu’on a reçu au poste, répondit un policier.

– Vous savez exactement ce qu’on a dit ?

– Qu’il y avait eu une querelle, qu’une des deux personnes était tombée, qu’on avait entendu une femme crier et, ensuite, un claquement sec. C’est la seule chose qui me trouble.

– Comment ça ? demanda Candy.

– L’arme de Beulac ne possède pas de silencieux et un 38, ça ne fait pas un claquement sec. S’il a tiré sur elle avec ce revolver, on a dû entendre le coup de feu dans les environs ; or personne d’autre n’a téléphoné.

Candy allait s’éloigner, mais aussitôt un des policiers la rattrapa.

– Ne vous sauvez pas, les détectives qui seront ici dans quelques minutes voudront sûrement vous poser des questions.

– Je me rends à ma voiture. Je veux prévenir monsieur Dumont. Et puis, vos détectives perdront leur temps ; je ne répondrai à aucune question. Je n’ai pas l’intention de prendre la fuite. Vous pouvez m’accompagner si le cœur vous en dit.

Un policier la suivit jusqu’à sa voiture. Candy

jeta un coup d'œil à sa montre.

– Si Robert n'est pas chez lui, j'aurai de la difficulté à le rejoindre.

Elle téléphona à l'appartement du Manchot. Personne ne répondit. Elle n'eut pas plus de succès lorsqu'elle composa le numéro d'appel du téléphone qui se trouvait dans la voiture de son patron. Candy décida alors de téléphoner à l'agence.

– Rejoignez monsieur Dumont sur son avertisseur. Je suis Candy Varin, dit-elle à la préposée du service téléphonique. Qu'il m'appelle, je suis dans ma voiture. C'est urgent.

– Bien, mademoiselle.

À peine trois minutes plus tard, le téléphone sonnait dans la voiture de Candy.

– Que se passe-t-il ? demanda le Manchot.

– Robert, venez vite me rejoindre dans le vieux port, je suis stationnée sur la rue Saint-Sulpice, à l'ouest, près de la rue Saint-Paul.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je vous en prie, Robert, ne posez pas de questions, venez tout de suite. Michel va être arrêté et accusé de meurtre !

– Quoi ?

– Je vous attends.

On imagine la surprise de Robert Dumont. Il mit immédiatement sa voiture en marche. Il sentait la colère gronder.

« Qu'est-ce que cet imbécile a encore fait ? »

Juste à ce moment, le petit appareil qui se trouvait dans la poche intérieure de son veston fit entendre son signal. Il téléphona aussitôt à l'agence.

– Un homme vous a appelé. Il veut vous parler, il dit que c'est très important, qu'il s'agit de Michel Beulac. Il a refusé de se nommer, mais il attend votre appel.

Et la téléphoniste donna un numéro.

Le Manchot arrêta sa voiture le long du trottoir et composa le numéro qu'on venait de lui transmettre.

– Ici Robert Dumont !

– Je suppose, Manchot, que tu es au courant de ce qui est arrivé à ton employé, Michel Beulac ?

– Qui parle ?

– Pose pas de questions inutiles. Beulac pourra jamais s'en tirer sans mon aide. Je sais qui a tué Gigi Lemire.

Le détective se retint pour ne pas pousser un cri de surprise.

– Tout est contre Beulac. Aucun avocat ne pourra le tirer de là. Vous pouvez faire fabriquer de faux papiers d'identité pour deux personnes ?

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Je vous propose un marché. Je vous livre l'assassin de Gigi Lemire, et en échange vous faites fabriquer de faux papiers pour deux hommes et vous les conduisez dans votre voiture, aux États-Unis ; c'est à prendre ou à laisser. Mais quelque chose me dit que vous accepterez quand vous saurez dans quel pétrin se trouve votre ami Michel. Je vous rappellerai.

Et la communication fut coupée.

« Mais, bon Dieu, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? »

*

Gauthier avait bien recommandé à Aubry de ne pas retourner au Colibri.

– Après ce qui vient de se passer dans le port, les policiers vont faire des descentes dans tous les cabarets, on demandera les papiers, tu n'en as pas. Ça ne sert à rien de courir des risques. Retourne à ta chambre et attends de nos nouvelles. C'est Fafard qui entrera en contact avec toi.

Une fois seul, Aubry se mit à réfléchir.

« Fafard, un assassin. Je devine leur plan. Ils tiennent un assistant du Manchot à leur merci. Eux seuls savent qui a tué cette fille. Ils me descendront et échangeront leur liberté contre la preuve que je suis l'assassin. »

Gauthier disait vrai quand il affirmait que les policiers allaient ratisser le quartier.

« Mais ils tiennent l'assassin, du moins c'est ce qu'ils croient. Ce Beaulac sera accusé de meurtre. On recherchera peut-être des témoins, mais ce ne sera pas avant quelques heures qu'on fouillera le coin. »

Sa décision était prise. Il allait se rendre au Colibri et questionner cette fille qu'il savait être une bonne amie d'Aline, son épouse.

En entrant au cabaret, il se trouve face à face avec Gauthier.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? Je t'ai dit de...

– Je veux retrouver mon fils. J'ai pas de temps à perdre. Je ne resterai ici que quelques minutes. Les policiers sont trop occupés présentement pour se lancer à la recherche de témoins. D'ailleurs, ils n'en ont pas besoin. Et puis, je pourrais vous poser la même question, qu'est-ce que vous faites ici ?

Gauthier ricana :

– T'inquiète pas, j'ai des amis qui surveillent les activités des policiers. On me préviendra à temps. Je disparaîtrai en moins de deux si on fait

une descente ici. Toi, si tu te fais prendre, je t'aurai prévenu.

Aubry haussa les épaules. Il n'avait plus à écouter les directives de son complice. Il s'avança dans le cabaret, regardant autour de lui, cherchant cette petite femme aux cheveux noirs qu'il avait vue souvent en compagnie d'Aline.

« Elle est là, je suis chanceux ! »

La fille dansait en compagnie d'un homme qui portait un costume de matelot. Dès que le couple retourna à sa table, Aubry s'avança :

– Je m'excuse de vous déranger, mademoiselle, j'aurais deux mots à vous dire.

– Tu vois pas qu'elle est occupée ? fit le marin. Efface-toi.

– Ne vous emportez pas, je ne veux pas vous voler votre amie. J'ai à lui parler, tout simplement. Je suis notaire, et il s'agit d'une question d'héritage.

La fille se mit à rire :

– Aie ! Faut pas me prendre pour une folle. Y a personne de millionnaire dans ma famille.

– Il ne s’agit pas de vous mais d’une de vos amies. Ça fait des semaines que je suis à sa recherche.

– De qui parlez-vous ?

– D’Aline Aubry !

La fille hésita un instant. Elle regarda longuement l’homme au crâne rasé. Non, elle ne le connaissait pas. Elle se leva.

– Je reviens dans une seconde.

Elle se dirigea tout au fond du cabaret et trouva une table inoccupée non loin de la salle de toilette des dames.

– Qui vous a dit que je connaissais Aline Aubry ?

– Ce serait trop long à vous raconter. J’ai engagé un détective. J’ignore où il a obtenu les renseignements, mais il m’a donné une bonne description de vous et m’a dit que je vous trouverais ici. J’ai même votre nom dans mon dossier, mais voilà, j’ai laissé mes papiers à mon bureau.

– Moi, j’ parle pas aux étrangers, fit la fille.

Mon nom, c'est Carmen, et jamais je ne trahirai une amie.

Elle fut sur le point de se lever.

– Une seconde, fit Aubry. Il y a mille dollars pour toi si tu me dis où je peux retrouver Aline Aubry.

La fille avait sursauté. Le montant était énorme. Ça devenait intéressant. Elle réfléchit longuement, puis :

– Je ne crois pas votre histoire, mais on va faire un marché, tous les deux. Vous dites être notaire ; vous devez avoir un bureau ? Donnez-moi votre nom, votre adresse, votre numéro de téléphone, et j'irai vous voir.

Aubry avait déjà préparé sa réponse.

– Je ne suis pas de Montréal, j'habite loin d'ici. Je suis venu dans la métropole spécialement pour vous rencontrer. J'ai retenu une chambre, mais pour quelques jours seulement. Je ne suis jamais à mon appartement.

Carmen se leva.

– J'aime pas votre histoire, mais je vais y

réfléchir. Tiens, nous allons prendre rendez-vous : demain soir, ici même, au Colibri.

– Je ne peux pas attendre. Il me faut le renseignement tout de suite.

– T’es trop pressé, fit Carmen. Demain, pas avant.

Elle voulut s’éloigner, mais Aubry lui attrapa le bras.

– Tu serais mieux de parler, ma petite, autrement, il pourrait t’arriver malheur.

Carmen éclata de rire.

– Des menaces, maintenant ? Tu me fais pas peur, « Kojack ». Si tu ne me laisses pas, j’appelle. Le type avec qui je suis est un marin, et il a une dizaine d’amis ici, dans le cabaret. Alors, si tu ne veux pas te retrouver à l’hôpital, lâche-moi, et tout de suite. Je te revois demain et si tu es trop bête, tu ne sauras absolument rien de moi.

Et la fille s’éloigna. Aubry enrageait.

« Dire que je touche au but. Elle sait où se cachent Aline et Benoit. Elle pourrait me mener à eux. Mais je suis certain qu’elle va téléphoner à

Aline. Jamais elle ne parlera. Il faut pourtant que je trouve un moyen, il le faut ! »

*

Le sergent-déetective Lucien Bourgeois s'était vu confier l'enquête sur le drame qui s'était déroulé dans le vieux port de Montréal. Victor Ouimet, nouvellement affecté à l'escouade des crimes contre la personne, l'assistait.

Bourgeois connaissait vaguement Michel Beaulac pour l'avoir rencontré une ou deux fois. Par contre, il avait toujours été en très bons termes avec Robert Dumont, le Manchot.

Lorsqu'il arriva sur les lieux du crime, le grand Michel avait repris connaissance.

– Pouvez-vous nous raconter ce qui s'est passé ?

– J'avais un rendez-vous ici dans le vieux port.

– Avec qui ?

– Pour l'instant, je préfère ne rien dire de plus,

fit Michel. Il s'agit d'une enquête et je suis tenu au secret professionnel.

– Ne soyez pas ridicule, Beaulac, vous êtes déjà suffisamment dans le pétrin, vous seriez mieux de tout dire.

Michel ne semblait pas trop s'en faire.

– Vous connaissez Candy Varin ? Elle ne devrait pas tarder. Je suis certain qu'elle a assisté au drame et elle vous racontera tout.

Ouimet répliqua :

– C'est votre version qu'on veut connaître, pas la sienne.

– La mienne est simple. J'ai rencontré mon type et quelqu'un m'a assommé. Quand j'ai repris connaissance, les policiers étaient près de moi.

– C'est vrai ce qu'on dit, que cette fille qui a été assassinée, c'est votre femme, cette Gigi Lemire, dont les journaux ont parlé et qui a empêché votre mariage avec la Japonaise ?

– Oui, c'est elle.

Bourgeois ne put s'empêcher de remarquer :

– Vous aviez tout intérêt à la faire disparaître, Beaulac. D'après ce qu'on a su, un couple a eu une violente discussion dans le port. Une femme a crié.

Et le sergent-détective raconta ce qu'il croyait être la véritable version de l'affaire.

– Vous prenez rendez-vous avec cette Gigi. Vous comptez vous débarrasser d'elle. Vous n'êtes pas un assassin, vous ne vouliez sans doute pas la tuer mais juste lui faire entendre raison. Il y a une discussion, une querelle. Pour se défendre, votre Gigi a apporté un tuyau de fer. Elle vous frappe. Vous tombez, étourdi, mais avant de perdre connaissance, vous sortez votre revolver et faites feu sur elle. Avec un bon avocat, vous pourrez prouver que vous avez agi en état de légitime défense.

Michel cria :

– Mais puisque je vous dis que je n'ai pas tiré sur elle.

– Vous aviez votre revolver à la main. On fera

le relevé des empreintes et celles qui se trouvent sur le bout de tuyau...

– Je sais, je sais, on trouvera mes empreintes sur le revolver et celles de Gigi sur le tuyau. Mais puisque je vous dis qu'on m'a tendu un piège. Attendez l'arrivée de Candy. Je suis sûr qu'elle a tout vu. Elle me pistait.

– Eh bien, nous allons le savoir, fit Bourgeois.

Il venait d'apercevoir Robert Dumont, accompagné de Candy Varin, qui s'approchait à grands pas.

Le Manchot avait retrouvé sa collaboratrice au terrain de stationnement, et Candy lui avait résumé le drame qui s'était déroulé.

– Bande d'idiots ! Combien de fois vous ai-je dit qu'il fallait se méfier des rendez-vous, surtout dans un endroit comme le port ?

– Michel a pris ses précautions, je devais le suivre pas à pas. C'est le hasard qui a voulu...

Dumont murmura :

– Jamais il ne s'en tirera. Tu connais l'inspecteur Bernier, il s'acharnera sur Beaulac

jusqu'à ce que ce dernier soit condamné à la prison pour la vie.

En effet, le chef de l'escouade des crimes contre la personne de la police de la Communauté urbaine de Montréal détestait le Manchot. Les deux hommes en étaient même venus aux coups quand Dumont faisait partie de l'escouade de Bernier. C'est à la suite de cette querelle que le Manchot avait démissionné et avait ouvert son agence de détectives privés.

Bernier était détesté de tous ses collaborateurs. Il était ce genre de policier qui se croit supérieur à tous et qui dirige ses hommes à la baguette. En outre, quand une occasion se présentait, il faisait tout pour nuire au travail du Manchot.

En apercevant Candy, Michel se précipita vers elle :

– Raconte ce que tu as vu ! Tu le sais toi, que je n'ai pas tué. Tu me surveillais.

– Non, Michel, non, je n'ai rien vu.

– Quoi ? Mais tu devais être ici...

– Je sais, mais des policiers m'ont arrêtée,

croyant que j'étais une fille de joie.

Le Manchot ne put s'empêcher de murmurer :

– Comment les blâmer, c'est exactement ce que tu annonces.

Bourgeois intervint :

– Comme ça, mademoiselle Varin, vous n'avez pas assisté au drame ?

– J'étais sur la rue Gosford au moment où ça s'est déroulé.

Michel laissa échapper :

– Sacrament !

Le Manchot prit son ami, le sergent-détective, à part.

– Écoutez Bourgeois, vous savez fort bien que Beaulac n'est pas un assassin. J'en aurai la preuve très bientôt.

– Comment ça ?

– Quelqu'un a assisté au drame. On m'a proposé un marché en échange du nom de l'assassin. Bourgeois ne semblait pas croire son ami.

– Quel genre de marché ?

– Je ne peux pas parler, mais ce que je vous dis est l'exacte vérité. Je ne suis pas un enfant d'école. Michel a agi en imbécile ; on lui a tendu un piège, et il est tombé la tête la première dedans ; mais un homme averti en vaut deux. Je saurai découvrir la vérité et en très peu de temps. Alors, Bourgeois, si vous ne voulez pas passer pour un imbécile...

Le sergent le coupa :

– Vous connaissez l'inspecteur Bernier ? Présentement, tout accuse Beaulac. Il est pour le moins le témoin numéro un. Mettez-vous à ma place, Dumont. Que feriez-vous si vous étiez encore des nôtres, si vous découvriez le cadavre d'une femme, que vous appreniez qu'il y a eu une querelle, que l'homme qu'on trouve inconscient près d'elle est son mari et qu'il veut à tout prix se débarrasser de cette femme ? Vous laisseriez partir cet homme alors que tout l'accuse, que la femme a été tuée par une balle du revolver du suspect, que seules ses empreintes digitales sont sur l'arme et...

– Vous oubliez que Michel a été assommé ; alors comment expliquer qu’il ait pu tirer ?

– Probablement en tombant. Il n’a peut-être pas perdu connaissance tout de suite.

Dumont venait de trouver une faille dans le raisonnement de son ex-collègue.

– Dans ce cas, vous devez absolument attendre le résultat de l’autopsie. Le médecin légiste pourra décrire la trajectoire de la balle. Si celle-ci est entrée en ligne droite, il ne peut être l’assassin, car il a été frappé avant de tirer. Si la balle va de bas en haut, je suis d’accord avec vous, vous devez arrêter Michel, mais pas avant !

Le sergent-détective s’impatiait :

– À première vue, tout indique qu’il est coupable. Bernier me fera congédier si je ne procède pas à son arrestation immédiate. Je regrette.

Et il s’approcha de Michel pour lui lire ses droits.

– Perdez pas votre temps, fit le grand Beaulac d’un air découragé. Je connais la formule sur le

bout de mes doigts.

Le Manchot avait suivi Bourgeois.

– Avant de le conduire au poste, vous permettez que je lui parle ? De toute façon, Bernier ne pourra l’empêcher d’avoir un entretien avec son avocat. Si je parle avec Michel, je vous empêcherai de vous enfoncer dans un borbier, sergent.

Bourgeois accorda quelques minutes au Manchot. Michel raconta exactement tout ce qui s’était passé, depuis l’appel qu’il avait reçu, la vérification au bureau de monsieur Lionel et enfin la demande d’aide à Candy.

– Je croyais avoir fait pour le mieux. Le Manchot répliqua vivement :

– Non, pas dans la situation où tu te trouves. Tu aurais dû me mettre au courant. Je t’aurais empêché de tomber dans le traquenard. Bon Dieu ! Tu as pourtant suffisamment d’expérience pour avoir senti le piège ?

– Sacrement ! Puisque je vous dis que j’ai demandé à Candy de me suivre, c’est justement

parce que je craignais quelque chose. Vous n'étiez pas au bureau et...

– Pas d'excuse, coupa sèchement le Manchot. Si j'avais été là, tu ne m'aurais rien dit. On peut toujours communiquer avec moi, tu le sais parfaitement.

– Big Jack paraissait très sincère et quand j'ai vérifié avec Lionel, son histoire concordait.

Dumont demanda :

– Ce nom de Big Jack, ça te dit quelque chose ?

– Rien du tout.

– Espérons qu'il a commis une erreur en se nommant. Mais je serais surpris. Big Jack ne doit pas exister. Je vais immédiatement communiquer avec des gens qui rôdent dans le milieu. On me dira s'il est connu ou pas.

Il fit signe au sergent.

– J'ai terminé !

– Alors, s'écria Michel, vous le laissez m'emmener ? Vous connaissez l'inspecteur

Bernier ? Je ne sortirai jamais de ses griffes.

– Bernier est l'être le plus détestable que je connaisse, mais il attendra les expertises avant de formuler une accusation précise. La trajectoire de la balle peut te sauver la vie.

Mais une heure plus tard, le sergent-détective Bourgeois apprenait au Manchot :

– Ça ne va pas très bien pour Beulac. L'autopsie n'est pas terminée, mais nous savons déjà que la balle est entrée de bas en haut, c'est-à-dire qu'elle a été tirée alors que l'assassin se trouvait beaucoup plus bas que sa victime, probablement étendu au sol.

Dumont et Candy se regardèrent et, pendant une seconde, une question traversa leur esprit. Michel était dépressif, il détestait cette femme qui ruinait sa vie ; dans un moment de folie, aurait-il pu la tuer ? Tout était possible !

VII

Un pacte dangereux

La voiture conduisant Michel à la centrale de police venait de quitter le vieux port. Candy et le Manchot se préparaient à les imiter. Le détective voulait que sa collaboratrice fasse le tour des boîtes du quartier et qu'elle s'informe au sujet d'un dénommé Big Jack.

– S'il existe, vous voulez que je lui parle ? demanda la jolie blonde.

– Surtout pas. Il y a assez de Michel qui s'est mis les pieds dans les plats.

Ils se dirigeaient vers la rue Saint-Sulpice où étaient stationnées leurs voitures lorsque l'avertisseur du Manchot se fit entendre de nouveau.

– Ce doit être encore ce type qui veut me

proposer un échange.

Arrivé à sa voiture, le Manchot téléphona à son service.

– Un homme désire vous parler. Il dit que c'est au sujet de la mort d'une femme que vous connaissez, il peut vous en raconter long. Vous composez le numéro que je vais vous donner et vous demandez à parler au « rasé » ou, s'ils ne comprennent pas, à celui qui ressemble à Kojack.

– C'est probablement le même type, dit le Manchot en raccrochant. Attends un instant, Candy, je vais l'appeler immédiatement.

Il composa et presque aussitôt, une voix dure répondit :

– « Le Colibri ».

– J'aimerais parler au type qui ressemble à Kojack, on l'appelle le Rasé.

– Une seconde.

Enfin une autre voix d'homme résonna dans les oreilles du Manchot.

– Oui.

– Ici Robert Dumont.

– Vous êtes le détective, le Manchot ?

– Oui.

– Je vais vous demander un service. En retour, je vous permettrai d'arrêter l'assassin de la femme qu'on a trouvée dans le port.

Le Manchot n'avait pas du tout l'humeur à la patience.

– Ça fait deux fois que vous me téléphonez, et je ne marche pas dans...

– Mais non, c'est la première fois que je vous appelle, monsieur Dumont. Je veux vous rencontrer, à l'endroit que vous choisirez. Il faut que vous soyez seul, et vous allez me promettre de m'aider.

– Je regrette, mais je ne m'engage jamais avant de connaître le fond d'une affaire.

– Il faut faire très vite. Je dois retrouver Benoit.

– Benoit ?

– Mon fils ; vous saurez tout quand je vous

verrai. Quand vous connaîtrez mon histoire, je suis persuadé que vous accepterez.

La décision du Manchot fut prise rapidement.

– Rendez-vous à mes bureaux. Ils sont fermés, mais je serai là dans quelques minutes. Vous semblez être facile à reconnaître ; nous serons seuls, il n’y a personne dans la bâtisse à cette heure-ci.

– Je prends un taxi et je vous rejoins.

Le Manchot raccrocha. Candy avait pu comprendre une partie de la conversation, le Manchot lui résuma le reste.

– Rends-toi au Colibri, c’est à deux pas d’ici. Le type dit connaître l’assassin de Gigi. J’ai bien entendu le nom de ce club quand on m’a répondu. Vu qu’il est dans le quartier, il a peut-être un rôle important à jouer dans l’affaire.

– Si je retrouve le fameux Big Jack, voulez-vous que j’essaie de vous appeler au bureau ?

– Tu peux le faire, mais je ne m’y attarderai sans doute pas. Je dois filer.

Sitôt dans sa voiture, le détective appuya à

fond sur l'accélérateur. Son métier de détective privé ne lui permettait pas d'enfreindre les lois de la circulation, mais quand un policier l'arrêtait, on lui donnait souvent une chance.

Lorsqu'il arriva à son agence, il se mit immédiatement au travail, dissimulant dans sa prothèse une enregistreuse miniaturisée. Il pouvait enregistrer une conversation sans attirer l'attention.

Le micro électronique, qui ressemblait étrangement à un stylo à bille, se trouvait dans la poche supérieure de son veston.

Robert Dumont avait toujours son 45 sur lui, mais, par précaution, il plaça un revolver plus petit dans le tiroir supérieur de son bureau. Juste à ce moment, on sonna à la porte d'entrée.

L'homme qui attendait portait une casquette, mais lorsqu'il vit apparaître l'ombre du Manchot, il la souleva et, immédiatement, le détective vit son crâne rasé et lui ouvrit la porte.

– Entrez !

Sitôt la porte refermée, le Manchot ordonna.

– Les mains en l’air, appuyez-les sur le mur, les jambes écartées.

– Inutile, je n’ai pas d’arme sur moi.

Le détective le fouilla quand même. L’inconnu disait la vérité. Dumont le fit passer dans son bureau.

– Assoyez-vous.

Mais l’homme resta debout devant le bureau, pendant que le Manchot s’assoyait dans son fauteuil basculant.

– Dans quelques secondes, vous allez peut-être téléphoner aux autorités pour me faire arrêter. Si vous le faites, un de vos collaborateurs risque de finir ses jours derrière les barreaux. Je vous fais confiance.

André Aubry tira de sa poche une feuille d’un hebdomadaire policier. Il y avait plusieurs photos sur la même page. Il plaça la feuille sur le bureau puis s’assit dans le fauteuil des visiteurs.

– Tenez, c’est moi !

– On parlait des évadés du pénitencier et sous la photo que venait de montrer le « rasé » se

trouvait le nom d'André Aubry.

– Je sais qu'on me recherche partout, que vous toucherez une récompense si vous me dénoncez. Moi, je n'ai qu'à vous offrir la preuve de l'innocence de votre collaborateur en échange d'un service.

Sans répondre, le Manchot tira un cigare de sa poche, le huma et, tout en l'allumant, il demanda :

– Qu'attendez-vous de moi ?

– Je suis prêt à retourner au pénitencier. Je ne désire qu'une chose, c'est voir mon fils, cet enfant qui est né alors que j'étais derrière les barreaux. J'ai une piste.

– Comment ça ?

– Ma femme est partie avec un autre type, elle semble avoir quitté la ville et il m'est impossible de la retracer. Cependant, j'ai retrouvé une amie d'Aline. Elle se nomme Carmen et elle en sait long.

Il raconta le rôle qu'il avait joué au Colibri.

– J'ai perdu la tête et j'ai fait des menaces à

cette fille ; maintenant, je suis persuadé qu'elle ne parlera pas. Vous, vous êtes détective, c'est votre métier d'enquêter. Retrouvez mon fils, arrangez-vous pour que je le rencontre une fois, une seule, et ensuite vous pourrez me faire arrêter et je dirai tout ce que je sais sur l'assassinat de la fille du port.

– Vous y étiez ?

– Je regrette, mais pour l'instant je garde mon secret.

– Croyez-vous que cette Carmen se trouve toujours au Colibri ?

– Possible, à moins qu'elle ne soit partie avec son matelot. Mais je suis certain qu'elle fait « la gaffe », alors elle retournera au club. Moi, j'ai préféré ne pas rester, ce marin avait plusieurs amis et souvent on n'hésite pas à se battre dans ce genre d'endroit.

Le Manchot écrasa son cigare dans le cendrier, se leva lentement, tourna le dos à son visiteur tout en se dirigeant vers une armoire de métal. Sans même se retourner, il demanda d'une voix

nonchalante.

– Je suppose que Big Jack est au Colibri, lui aussi ?

Il y eut une longue hésitation, suffisamment longue pour faire comprendre au Manchot que l'homme allait lui mentir.

– Je ne connais personne de ce nom. Depuis ma libération, j'ai évité de rencontrer des types du milieu. Même si je suis passablement changé, on pourrait me reconnaître.

De l'armoire, le Manchot sortit une paire de jeans, un chandail à col roulé, une casquette et un crochet de fer comme en portent certains manchots et qui pouvait remplacer sa prothèse très perfectionnée.

– Je vais être obligé de vous enfermer, Aubry.

Le détenu se leva d'un bond :

– Vous acceptez de retrouver mon fils ?

– Je ne vous promets rien, je ferai l'impossible. Mais en attendant, vous allez rester ici. Il serait trop bête que la police vous mette le grappin dessus, ou encore que les assassins de

Gigi Lemire vous éliminent.

– Vous croyez, vous aussi, qu'ils tenteront de le faire ?

– Si vous connaissez réellement l'assassin de la fille, votre arrêt de mort est déjà signé, soyez-en assuré.

Aubry murmura :

– Idiot que j'ai été ! J'aurais dû me méfier, y songer avant d'accepter leur proposition.

Le Manchot avait fort bien entendu, mais il savait qu'il était inutile de questionner le détenu ; il ne parlerait pas. Après avoir fini de se déguiser en matelot, il enferma Aubry dans le bureau de Candy et ferma la porte à double tour. Il savait que l'homme pouvait toujours briser la grande vitre et prendre la fuite, mais Aubry lui avait paru sincère lorsqu'il lui avait parlé de son fils.

D'ailleurs, le détenu déclara, au moment où le Manchot fermait la porte :

– Ne vous inquiétez pas, je ne bougerai pas d'ici. Il n'y a pas de meilleur endroit en ville pour me cacher.

Le Manchot, quelques instants plus tard, montait dans sa voiture, se dirigeait vers le Vieux Montréal, mais stationnait assez loin du Colibri. Il allait faire le reste du chemin à pied !

*

Gauthier avait prévenu le garçon.

– Si quelqu’un me demande, veut me voir, tu ne connais pas de Big Jack, c’est compris ?

– Pourquoi ?

– Pose pas de questions, fais ce que je te demande.

Il regrettait d’avoir donné son nom au Manchot. Il était persuadé que le détective devait déjà enquêter pour savoir qui s’appelait Big Jack.

« Je ne rappellerai pas Dumont avant demain. Je vais attendre que Beaulac soit accusé de meurtre, avec aucune chance de s’en tirer. »

À sa grande satisfaction, Aubry avait quitté le cabaret. Gauthier s’adressa encore une fois au

barman.

– C'est pas tout, si jamais la police vient ici, je n'ai pas bougé depuis huit heures trente. D'ailleurs, plusieurs m'ont vu entrer.

– Oui, mais vous êtes sorti depuis.

– Ta gueule, idiot ! Ça, plusieurs ne l'ont probablement pas remarqué.

Juste à ce moment, un homme parut et attira Gauthier à l'écart.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Vous m'avez demandé de me mêler aux curieux dans le port, de surveiller ce qui allait se passer ?

– Et tu dis que tu n'as rien remarqué de spécial.

– À l'exception d'un « pétard », une fille superbe, une blonde qui semblait être au mieux avec les policiers. Elle causait même avec le détective privé, le Manchot.

Puis, désignant une table de la main :

– Elle est arrivée il y a quelques minutes.

Gauthier ne pouvait pas ne pas la voir. Tous les hommes regardaient Candy et plusieurs avaient tenté de lui adresser la parole.

– C’est pas tout, reprit l’informateur. Je lui ai dit deux mots. Je lui ai demandé si elle n’était pas dans la foule, au port, il y a quelques minutes.

– Elle a nié ?

– Non. Elle m’a bien dit qu’elle était allée voir ce qui se passait ; puis elle a changé de ton et elle a demandé si je connaissais Big Jack ; elle m’a dit qu’elle avait entendu parler de ce type, qu’on le lui avait recommandé.

– Qu’est-ce que tu as dit ?

– Que ce nom m’était inconnu, comme vous me l’aviez recommandé.

– Tu as bien fait.

Gauthier tirait rapidement ses conclusions. Cette fille devait travailler pour le Manchot.

« Elle est sur la piste. Si seulement on pouvait s’emparer d’elle, on aurait deux atouts majeurs dans notre jeu, Beaulac et elle. »

Il étudia longuement Candy.

– Elle fait trop putain pour en être une véritable. Une chose est certaine : si elle le désirait, dit-il à son ami, elle ne manquerait pas de clients.

L'informateur allait s'éloigner.

– Non, attends, j'ai besoin de toi Bobby. T'as des amis ici ?

– Oui, pourquoi ?

– Voici ce que tu vas faire.

Et il lui parla à voix basse.

– J'aime pas bien ça, murmura Bobby.

– Tu sais que je dois toucher une grosse somme. Si tu fais du bon travail, tu recevras mille dollars.

L'autre abusa immédiatement de la situation qui s'offrait à lui.

– C'est jamais assez ! Faut que je prenne ma voiture, faut que je demande l'aide d'un camarade. Je devrai le payer lui aussi...

– Quinze cents mais pas une cent de plus.

– Bon, je m’en occupe.

Et il se dirigea vers la table où se trouvait Candy, entourée d’une foule d’admirateurs.

*

Le Manchot entra dans le cabaret. Le portier, un colosse, lui demanda :

– T’es seul ?

– T’occupe pas de moi, j’ai des amis qui sont ici. Je me trouverai une table tout seul. Moi, j’ai jamais payé pour poser mon cul sur une chaise !

Lorsque ses yeux furent habitués à la pénombre qui régnait dans le club, il s’avança entre les tables. Il ne risquait pas d’être reconnu. En plus d’avoir mis son accoutrement, il s’était collé une barbe postiche grise qui lui donnait l’apparence du véritable loup de mer.

Il aperçut Candy, assise à une table, causant avec un homme. La jolie blonde dévisagea longuement son patron après avoir remarqué le

bras qui se terminait par un crochet de métal.

Elle esquissa un sourire et lança un clin d'œil à Dumont. Elle l'avait reconnu.

« Elle est plus forte que je ne le croyais, songea le Manchot. »

Il continua à chercher la petite noire décrite par Aubry. Elle pouvait être sur le plancher de danse. Comme il ne la voyait pas, il s'adressa à un des garçons.

– Y a un marin qui travaille avec moi qui m'a parlé d'une fille, Carmen qu'elle s'appelle, pas laide, pas grande, des cheveux noirs...

– Je sais de qui vous voulez parler. Elle est sortie il y a plus d'une demi-heure. Elle devrait pas tarder. Mais je peux vous présenter une fille mieux qu'elle, plus jeune...

– J't'ai rien demandé. Je m'installe au bar. Tu me préviendras quand tu verras arriver la Carmen.

Et pendant qu'il dégustait sa bière il vit Candy se lever et sortir en compagnie du type qui était à sa table.

« Où peut-elle bien aller ? J'espère qu'elle ne joue pas son rôle de fille de joie jusqu'au bout simplement pour obtenir un renseignement. »

*

Bobby écarta les hommes qui se tenaient près de la table de Candy.

– Allons, les gars, laissez-la tranquille, je connais cette fille.

Et sans plus attendre, il s'assit en face d'elle.

– Tu te souviens de moi ? On a causé tout à l'heure. On s'est vus dans le port. C'est à propos de Big Jack.

– Tu m'as dit que tu ne le connaissais pas.

Bobby murmura :

– Ici, c'est dangereux. Si je parle de lui, je risque de me faire descendre. Je tiens à ma peau, moi. Si tu veux le rencontrer, tu n'as qu'à venir avec moi.

– Je regrette, mais je ne bouge pas d'ici. Je

n'accompagne pas les inconnus.

Bobby parlait si bas qu'elle le comprenait à peine.

– Maudite folle ! Je ne te demande pas de me suivre, je vais te glisser le renseignement, mais pas ici. On va faire comme si j'avais accepté de partir avec toi. Une fois dehors, je te dis ce que je sais ; ensuite, tu te débrouilleras.

Quelques heures plus tôt, en étant imprudent, Michel était tombé dans un piège grossier. Candy ne voulait pas prendre le même risque. Mais d'autre part, elle était persuadée que le Manchot était venu la retrouver pour la protéger.

– Bon, allons-y !

Comme le couple arrivait à la porte, Bobby glissa un mot au portier, et ce dernier s'éloigna.

– Je ne veux pas qu'il nous regarde aller, tu comprends ? fit l'homme à Candy.

Ils sortirent. Une voiture venait tout juste de s'arrêter en face du cabaret. La portière arrière était ouverte.

Avant même qu'elle ait la chance de se

défendre, Candy recevait un coup à l'arrière du cou et on la poussait dans la voiture. Bobby s'installa près d'elle sur la banquette arrière et la voiture démarra aussitôt.

*

Le Manchot avait vu Candy se lever et se diriger vers la sortie en compagnie d'un inconnu.

Pendant que ce dernier disait un mot au portier, Candy regarda longuement en direction du bar. Elle fixait le Manchot.

– Que désire-t-elle exactement, que je la suive ?

Le détective ne voulait pas éveiller l'attention. Il termina rapidement son verre de bière et, d'un pas nonchalant, se dirigea vers la sortie. Candy et Bobby venaient à peine de sortir.

Mais une fois sur le trottoir, Robert Dumont ne vit aucune trace du couple. Il semblait être disparu.

Une voiture venait de tourner dans la rue Saint-Paul. C'était peut-être celle de l'homme.

– Reste pas devant la porte, fit brusquement le portier. Entre ou sors ! Avec ton crochet de fer, tu fais peur à la clientèle.

– Veux-tu que je te l'étampe dans la face ? demanda le Manchot en levant le bras.

– Fais pas le cave, veux-tu ? Des types de ton espèce, il en pleut ici. C'est pas ce qui nous énerve. Tu peux me défigurer si tu veux, mais tu risques de te retrouver dans une poubelle du vieux port.

– Te fâche pas, c'est des farces que je faisais. Je m'intéressais à la blonde qui vient de sortir. C'est une maudite belle fille. Tu sais où elle est allée ?

– Si tu penses que je passe mon temps à surveiller les putes et leurs clients, j'ai bien d'autres chats à fouetter. Je te préviens une dernière fois : entre ou éloigne-toi, autrement, tu risques de te faire ramasser par la police. Y a passablement d'activités dans le quartier ce soir !

Les voitures patrouillent partout et les types de ton espèce, on les embarque.

Le Manchot retourna dans le cabaret en se disant :

« Si Candy est partie avec ce type, c'est qu'elle avait une bonne raison, elle n'aurait pas couru de risques. »

Juste à ce moment, le garçon auquel il s'était adressé plus tôt s'approcha :

– Je te cherchais, la Carmen est revenue. Elle est au bar. Tu serais mieux d'aller la trouver tout de suite, elle reste jamais longtemps toute seule.

Carmen n'avait rien d'une beauté. Ses yeux étaient trop petits et son nez trop long. Par contre, ses jambes et sa poitrine étaient superbes, c'étaient ses seuls atouts.

– C'est toi, Carmen ?

– Oui.

– Y a un gars du bateau qui m'a parlé de toi. Paraît que tu fais bien l'amour. Moi, les filles me repoussent souvent à cause de ça.

Il montra son crochet.

– Mais t’inquiète pas, pour caresser, je l’enlève.

Et il éclata de rire.

– Je suis occupée, fit Carmen.

– T’as menti, tu viens juste d’arriver. J’suis capable de payer.

– Ton chum t’a dit mon prix ?

– Non.

Carmen ne put s’empêcher de sourire. Elle allait faire une bonne affaire.

– C’est cinquante dollars et ça dure pas toute la nuit.

– La nuit, c’est combien ?

Elle regarda sa montre.

– Cent cinquante.

Le Manchot sortit un porte-monnaie garni de gros billets.

– Je t’en donne cent, mais tu partiras quand je serai satisfait, pas avant. T’inquiète pas, ce s’ra

pas toute la nuit, j’dois prendre mon quart à deux heures.

– O.K.

Carmen ouvrit son sac.

– Rends-toi à cette adresse, loue une chambre et dis que tu attends Carmen. On est toujours mieux de pas sortir ensemble. Y a des flics partout, surtout ce soir !

– J’y vais tout de suite.

La maison de chambres était située sur la rue Saint-Denis, à dix minutes de marche à peine. Le Manchot préféra héler un taxi. La fille devait sûrement en faire autant.

Il avait deviné juste. À peine deux minutes après la sortie du Manchot, Carmen annonçait qu’elle rentrait chez elle. Elle répétait cette rengaine d’une voix forte deux ou trois fois durant la soirée. Le portier lui héla un taxi et elle donna l’adresse de la maison de chambres.

– Pas nécessaire, ricana le chauffeur, je connais ton lieu de travail.

En arrivant à la maison de chambres, le

concierge lui murmura :

– La sept, il t’attend. Un autre marin ?

– Oui, une bonne poire qui paie bien. Je vais faire la galette.

Et elle monta rapidement l’escalier. Le Manchot était assis sur le lit et l’attendait.

Sitôt la porte refermée, Carmen déposa son sac sur un vieux fauteuil tout chambranlant et immédiatement elle releva sa robe et la fit passer par-dessus sa tête.

Comme sous-vêtements, elle ne portait qu’une petite culotte, pas de soutien-gorge. Sa poitrine était ferme, beaucoup moins tombante que celles de filles plus jeunes qu’elle.

– Eh bien quoi ? Qu’est-ce que tu attends, le Messie ?

Le Manchot lui prit la main et la força à s’asseoir près du lit.

– Tu gagneras encore plus si tu m’écoutes, et tu seras même pas obligée de t’étendre.

La fille eut peur :

– Qu'est-ce que tu veux ? Tu es un de ces maniaques, je suppose ?

– Il y en a qui disent que nous en sommes. Je suis de la police !

On imagine la surprise de Carmen. Elle bondit sur ses pieds et, pudiquement, elle prit sa robe et cacha une partie de sa nudité.

– C'est une blague, pas vrai ?

– Non, tu t'es mise dans de fort mauvais draps, sans le savoir. Tu connais Aline Aubry ?

– J'sais pas de qui vous voulez parler.

– Allons donc, ne mens pas, nous t'avons vu causer avec son mari, André, l'évadé du pénitencier.

Carmen cria :

– Vous mentez, je connais André, je ne lui ai pas parlé depuis qu'il est en liberté.

– Ce type au crâne rasé, celui qui t'a fait des menaces, c'était lui.

– Quoi ?

Le Manchot reprit :

– Nous l’avons laissé en liberté et nous le surveillons. C’est la raison de mon déguisement.

La fille commençait à croire l’histoire du Manchot.

– Pourquoi ne pas l’avoir arrêté ?

– Parce que trois autres criminels sont en liberté, trois tueurs, trois hommes dangereux. Nous voulons les capturer. André, nous le pensons, peut nous conduire à eux. Mais après t’avoir parlé, il a rencontré une autre fille, une autre amie de sa femme. Nous sommes persuadés que cette dernière a parlé. André nous a glissé entre les doigts. Il est allé retrouver son épouse, Aline. Il veut reprendre son fils, il a parlé de tuer sa femme et son amant. Vous devez la sauver et, pour ça, il n’y a qu’un moyen. Faut que vous me disiez tout de suite où se trouve Aline Aubry. Si vous refusez de parler, vous serez responsable de sa mort, comme si vous l’aviez tuée.

Pendant que le Manchot parlait, la fille avait remis sa robe.

– Je ne vous crois pas quand vous dites que

vous êtes policier.

Robert Dumont mit sa main dans la poche arrière de son pantalon, sortit son porte-monnaie et montra à la prostituée une carte d'identité.

– Je suis celui qu'on appelle le Manchot. Je suis détective privé. On offre une forte récompense pour la capture de ces quatre évadés et j'ai l'intention de la toucher. Maintenant, si vous préférez que je prévienne la police officielle, libre à vous. Tout ce que je désire, c'est connaître l'endroit où se trouve madame Aubry afin de la sauver. Songez à l'enfant. André Aubry est un malade mental, il peut le tuer.

La fille se décida brusquement.

– Elle sait que son mari est à sa recherche, je l'ai prévenue par téléphone.

– Donc, vous avez pu l'appeler. Où ?

– Elle habite dans une petite ferme, à une vingtaine de kilomètres seulement de la métropole, à Saint-Amable.

Le Manchot connaissait ce petit village, qui s'était développé beaucoup moins rapidement

que toutes les villes environnantes.

Saint-Amable était un des rares endroits où l'on pouvait trouver des cultivateurs, dans la région sud de Montréal. Le progrès s'était arrêté aux portes mêmes du village et les lois du zonage agricole avaient empêché les exploitants de s'emparer de toutes ces belles terres.

– Elle habite chez un veuf, Jonathan Michaud. Mais il se peut qu'elle ait quitté la maison avec son fils. Je lui ai dit qu'elle n'avait rien à craindre, qu'André ignorait où elle se trouvait, que moi, je ne parlerais jamais...

– Vous avez son numéro de téléphone ?

Elle prit son sac, l'ouvrit et sortit un petit calepin. Elle donna le numéro au Manchot.

Ce dernier lui tendit quelques billets de banque supplémentaires.

– Un conseil, à votre place, je ne retournerais pas au Colibri. Un meurtre a été commis dans le port et j'ai appris que, cette nuit, les policiers allaient ratisser tous les établissements du quartier. Vous pourriez vous retrouver derrière

les barreaux.

– Merci de m’avoir prévenue.

– Et surtout, pas d’autre appel à Aline Aubry, je me charge d’entrer en communication avec elle et de la protéger.

Le détective quitta la fille, persuadé qu’elle allait entrer chez elle pour le reste de la nuit.

– Eh bien, la chance m’a souri. Je me rendrai à Saint-Amable avec Aubry, il verra son fils, m’avouera tout ce qui s’est passé dans le vieux port et je pourrai faire libérer Michel.

Il se rendit à pied jusqu’à sa voiture. L’air frais de la nuit lui fit un bien immense.

Il était presque rendu au terrain de stationnement lorsque, encore une fois, le signal de son avertisseur se fit entendre. « Ça n’arrête jamais ce truc-là », songea le Manchot. Il rappela donc son service téléphonique et on lui apprit que Big Jack voulait absolument lui parler ; on lui donna un numéro d’appel. Quelques instants plus tard, Gauthier était au bout du fil.

– Manchot, c’est encore moi. J’espère que

vous avez pris une décision. Votre collègue, Beaulac, est derrière les barreaux et maintenant, je possède un autre atout pour vous convaincre. Une seconde, vous allez sûrement reconnaître la voix... Allons, parlez-lui.

– Robert, c’est moi, Candy...

– Quoi ? Mais où es-tu ! Qu’est-ce que tu fais ?

La voix d’homme reprit :

– Elle en a dit suffisamment. Si vous voulez pas qu’elle disparaisse pour toujours, vous avez intérêt à m’obtenir des papiers d’identité le plus tôt possible. Vous avez déjà deux photos à votre bureau, dans votre boîte aux lettres.

– Si vous touchez à un cheveu de Candy, je vous tuerai, vous entendez ?

– Allons, du calme, Manchot. Les papiers ?

Le détective réfléchissait rapidement. Cet homme avait sûrement monté le coup contre Michel, il devait être l’assassin de Gigi Lemire. Par ailleurs, Aubry lui avait laissé entendre qu’il craignait pour sa peau. C’était le temps ou jamais

de tendre un piège.

– Je verrai mon artiste demain, pas avant. Je dois aller à Saint-Amable. J’ai un client qui veut absolument retrouver son fils avant de retourner au pen, et j’ai pu retracer sa femme. Je m’en occupe dès ce soir. La Carmen du Colibri m’a donné tous les renseignements. Appelez-moi à onze heures à mon bureau. On fixera un lieu de rencontre.

– Votre adjointe ne sera remise en liberté que lorsque nous serons aux États-Unis, mettez-vous bien ça dans la tête.

Et la communication fut coupée. En vitesse, le Manchot se rendit à son agence. Aubry était toujours là.

– Venez, dit le détective. Nous allons probablement rencontrer votre femme et votre fils dès ce soir. Mais il ne faut pas perdre une seconde.

Ouvrant le tiroir de son bureau, le Manchot sortit son automatique.

– J’ai compris à quel point vous teniez à voir

votre enfant. Je vous donne cette arme. Vous en aurez sans doute besoin. Mais si vous tentez de prendre la fuite, je n'hésiterai pas à vous abattre.

De sa voiture le détective téléphona à Saint-Amable. Il poussa un soupir de soulagement lorsqu'on décrocha le récepteur et qu'il entendit une voix de femme.

– Vous êtes bien madame Aubry, n'est-ce pas ? Je suis le détective privé Robert Dumont, le Manchot. J'ai à vous parler de votre mari. C'est extrêmement important, madame. Surtout, ne quittez pas votre demeure avant mon arrivée, vous risqueriez de vous faire descendre, vous et votre enfant. Si vous voulez vérifier l'appel, téléphonez à mon agence dans deux ou trois minutes. Je vais informer mon employée qui prend les appels. Surtout, attendez-moi. Il y va de la vie de votre fils.

Le Manchot raccrocha sans attendre la réponse de la femme. Il appela son service téléphonique et mit l'employée au courant de la situation.

– Confirmez l'appel que je viens de faire. C'est très important.

– Entendu, monsieur Dumont.

Se tournant du côté d’Aubry :

– Allons-y, maintenant ; dans une quinzaine de minutes, vous pourrez serrer votre fils dans vos bras.

*

Pendant que Michel croupissait derrière les barreaux de sa cellule et que l’inspecteur Bernier ne pouvait dissimuler sa joie de tenir un adjoint du Manchot dans une telle situation, Candy avait été amenée à l’appartement où Fafard se trouvait. Gauthier lui expliqua qu’il s’agissait d’une assistante du Manchot et ajouta :

– Maintenant, nous avons deux atouts, j’appelle tout de suite Robert Dumont. Il entrera en communication avec moi.

Fafard avait fouillé dans le sac de Candy, lui avait enlevé son arme, puis il avait pris un malin plaisir à palper le corps de la blonde.

– On ne sait jamais, elle peut avoir un autre revolver caché sur elle.

– Quand tu auras fini de la tâter, dit rudement Gauthier, ficelle-la solidement. Mais ne lui attache pas les chevilles tout de suite. Faudra qu'elle vienne au téléphone.

– T'es pas cave d'appeler ici ? Ton Dumont fera retracer l'appel.

– Aucun danger. Il doit être persuadé que je téléphone d'une boîte téléphonique. Il n'y a aucun risque.

Mais lorsqu'il eut fini de parler au Manchot, Gauthier avait un tout autre air.

– Christ ! On aurait dû descendre Aubry plus vite que ça. Ce maudit fou est allé trouver le Manchot. Il a dû tout lui raconter. Dumont a fait parler la Carmen, l'amie de l'épouse d'Aubry, et il se rend à Saint-Amable pour rencontrer Aline. Aubry sera sûrement avec lui.

Il ordonna à Fafard.

– Ficelle-la comme un saucisson. Faut pas qu'elle puisse bouger. Tiens, j'ai encore une

meilleure idée. Avant de la ficeler, déshabille-la entièrement, ça va te plaire. On cachera ses vêtements. Jamais elle ne sortira d'ici. Moi, j'écris un mot à Vénus au cas où elle rentrerait avant qu'on revienne.

– Où allons-nous ? demanda Fafard, tout en arrachant les vêtements de la belle Candy.

– Tout d'abord au Colibri. Faut retrouver la Carmen. Si elle n'est pas là, il y en a qui connaissent son adresse. On ira la relancer jusqu'à son appartement. Et arrête de caresser la fille. On n'a pas une seconde à perdre... de plus, cette salope ne semble pas détester ça.

Et, quelques minutes plus tard, les deux hommes quittaient l'appartement de la danseuse Vénus. Candy était solidement ligotée, on lui avait enfoncé une vieille guenille dans la bouche, on l'avait étendue sur le lit de la danseuse puis, on avait passé encore d'autres liens, la retenant au lit. Elle ne pouvait pas bouger. Il était inutile, pour elle, de songer à se sortir de là toute seule.

*

– C’est ici, dit le Manchot à Aubry. Restez dans la voiture, je vais entrer seul. Les lumières de la maison sont allumées, on nous attend sûrement. Surveillez les environs. Ceux qui veulent vous tuer ne tarderont sûrement pas.

– Quoi ? Vous croyez que Gauthier et Fafard...

– Vont venir ? Sûrement. C’est moi qui les ai prévenus.

Robert Dumont alla frapper à la porte de la maison. C’est un homme qui vint ouvrir.

– Vous êtes Jonathan Michaud ? demanda le détective. Je suis le Manchot.

Et il montra son bras muni d’un crochet de fer.

Michaud était armé d’une carabine. Il hésitait à laisser entrer le détective.

– J’ai dû employer ce déguisement pour vous retracer, expliqua Dumont.

Et d’un geste brusque de la main droite, il arracha sa postiche et enleva sa casquette.

– J’espère que vous me reconnaissez maintenant ?

– C’est bien lui, fit Michaud en s’adressant à une femme qui était restée cachée au fond de la pièce.

Robert Dumont entra. Madame Aubry avait une quarantaine d’années ; c’était une rousse, assez jolie. Elle était très nerveuse.

– Depuis que mon mari s’est enfui du pénitencier, nous ne vivons plus. Il va tuer Benoit.

– Madame, vous devez me faire confiance. Votre mari est tout près d’ici. Tout ce qu’il désire, c’est voir son fils une fois, une seule. Ensuite, je le reconduirai au pénitencier.

La femme cria :

– Jamais ! Il va tuer Benoit, vous êtes fou d’avoir conduit André ici.

– Je vous en prie, écoutez-moi. Vous allez me confier l’enfant. Votre ami va m’accompagner. Il possède un fusil. Il surveillera Aubry. Je vous jure que je vous ramènerai votre fils. Mais si nous

tardons, je ne réponds plus de rien. La patience de votre mari a atteint ses limites. Aline ne savait que faire.

– Jonathan, aide-moi. S’il fallait qu’il tue Benoit !

– J’ai confiance en monsieur Dumont. Va réveiller le petit. Compte sur moi pour le protéger.

La femme alla chercher le petit bonhomme.

– Tu vas rencontrer ton véritable père, Benoit. Faut que tu fasses ton bon garçon. Tu as bien compris ?

L’enfant semblait encore tout endormi. Madame Aubry finit de le vêtir.

– Où est Aubry ? demanda Michaud.

– Je vais sortir le premier, seul. J’amènerai Aubry ici, devant la porte. Vous madame, allez vous enfermer dans votre chambre et ne bougez pas de là. Attendez que je vous fasse signe, Michaud !

Le Manchot sortit de la maison. Il avait tiré son 45 de son étui. En arrivant à la voiture, il

braqua l'arme sur Aubry.

– Remettez-moi le revolver que je vous ai donné.

– Mais pourquoi ? Vous dites que Fafard et Gauthier...

– Nous avons encore quelques minutes devant nous. Vous allez voir votre fils.

Aubry tendit son arme. Le Manchot le prévint.

– Je tiens mon revolver braqué sur vous. De plus, l'ami de votre épouse Aline est armé d'un fusil. Alors, inutile de chercher à vous enfuir avec l'enfant. Jamais vous ne réussirez.

– Ce n'est pas mon intention.

Les deux hommes descendirent de voiture et s'arrêtèrent à une trentaine de pieds de la porte de la demeure. Le Manchot fit un signe. Jonathan sortit, le fusil braqué sur les deux hommes. L'enfant se tenait collé à lui.

– Avance, Benoit, va voir monsieur. Il ne te fera aucun mal.

Aubry, très ému, voulut aller à la rencontre de

ce fils qu'il n'avait jamais vu. Le Manchot lui appuya le revolver dans les côtes.

– Ne bougez pas ! Attendez que l'enfant soit rendu ici.

Lorsque le petit bonhomme ne fut qu'à quelques pas, Aubry se précipita. Il prit l'enfant dans ses bras, le serra contre lui et éclata en sanglots. C'était une scène vraiment touchante.

– Benoit ! Mon petit ! Je suis ton papa... ton vrai papa. Mais il faudra que tu oublies la scène de cette nuit. Sache que je t'aime, mon garçon. J'aurais tellement voulu que tout ça tourne autrement.

Le Manchot décida d'intervenir. La scène avait assez duré.

– Allons, remettez l'enfant à cet homme.

Aubry l'embrassa à plusieurs reprises, puis il laissa aller le petit qui alla se jeter dans les bras de Michaud. Ce dernier voulut retourner immédiatement vers la maison, mais le détenu cria :

– Attendez. Ne partez pas tout de suite. Il faut

que vous entendiez, il faut que vous soyez témoin.

Michaud se retourna. Aubry hurla :

– C’est moi qui ai assassiné la fille, Gigi Lemire. Gauthier m’a obligé à assommer Michel Beulac. Je lui ai enlevé son revolver. J’ai posé un silencieux, puis quand la fille est venue à ma rencontre, je l’ai visée en pleine poitrine. Puis, on lui a mis le bout de tuyau dans la main, j’ai fait disparaître le silencieux et j’ai placé le revolver dans la main de Beulac. Il est innocent, vous entendez ? C’est Gauthier lui-même qui a prévenu la police. La preuve que je dis la vérité, c’est que personne ne sait que l’assassin s’est servi d’un silencieux. Vous le trouverez dans une poubelle grise, juste au coin de Saint-Paul et de Saint-Sulpice.

– Qu’est-ce qu’il raconte ? demanda Michaud.

– Ça n’a aucune importance pour le moment. Rappelez-vous simplement ce qu’il a dit, déclara Dumont.

– Maintenant, jamais je ne retournerai au pen !

Et en criant comme un dément, le détenu s'élança dans la nuit.

– Aubry ! Arrêtez, arrêtez Aubry, hurla le Manchot.

Et avant qu'il ne disparaisse au loin, le Manchot fit feu à deux reprises. Il avait visé l'homme aux jambes. Au second coup de feu, André Aubry tomba.

– Vous avez une voiture ? demanda le Manchot à Jonathan.

– Oui.

– Partez tout de suite avec madame Aubry, allez n'importe où mais éloignez-vous. Il ne faut pas que vous restiez ici. Vous reviendrez dans une couple d'heures, pas avant.

Et quelques minutes plus tard, la voiture de Jonathan Michaud s'éloignait en vitesse. Le Manchot n'avait plus qu'à attendre l'arrivée de Fafard et de Gauthier. Il entra rapidement dans la maison, appela la Sûreté du Québec et s'identifia, puis il donna l'adresse de la maison de Michaud.

– Surtout, n'approchez pas en voitures. Les

criminels ne devraient pas tarder. S'ils vous voient, ils vont prendre la fuite.

– Comptez sur nous, Robert Dumont !

*

Candy entendit la porte s'ouvrir. Une voix de femme demanda :

– Tu es là, Léon ? Comme je te l'ai promis, je suis revenue plus tôt.

En entrant dans la chambre, Vénus poussa un cri de surprise. Qu'est-ce que cette femme nue faisait sur son lit, ligotée tel un saucisson ?

Candy avait fermé les yeux, elle faisait mine d'avoir perdu connaissance. La danseuse retourna dans le salon et aperçut la note laissée par Gauthier.

« Ne libère pas cette fille, elle est dangereuse. Surveille-la de près. Il y aura une forte récompense pour toi. Si jamais nous ne revenons pas, il faudra que tu la tues. »

Et la note était signée « Big Jack ».

La danseuse revint lentement dans la chambre. Elle se pencha sur Candy.

– Elle est sans connaissance.

Lentement, la main de la fille se promena sur le corps de Candy. Cette dernière faisait des efforts inouïs pour ne pas frissonner de dégoût.

« Il ne manquait plus que ça, songeait l’assistante du Manchot. Ils m’ont abandonnée à une lesbienne. »

Les caresses de Vénus se faisaient de plus en plus osées. Mais les liens qui entouraient Candy l’empêchaient d’assouvir sa passion.

« Je ne risque rien, elle est inconsciente. Quelle belle fille, quel corps ! »

Et rapidement, elle libéra la jolie blonde. Candy ne bougeait toujours pas. Lorsque la dernière corde fut enlevée, Vénus se jeta sur elle. Sa bouche se posa sur le sein gauche de Candy. À ce moment, l’assistante du Manchot saisit Vénus par les cheveux, lui ramena la tête en arrière et la frappa durement à la gorge du revers de la main.

La danseuse perdit le souffle. Une seconde plus tard, Candy était debout. Elle força la fille à se relever et, de toutes ses forces, la frappa à la figure à plusieurs reprises. Lorsqu'elle la laissa retomber, Vénus était sans connaissance. Le sang lui sortait de la bouche et elle avait une entaille au-dessus d'un œil.

– Maintenant, il faut absolument que je rassure Robert !

*

Le Manchot avait éteint toutes les lumières. Accroupi devant la fenêtre entrouverte, il attendait. Une demi-heure passa. Soudain, il aperçut une lueur sur la route ; une voiture approchait. La lumière s'éteignit brusquement. Heureusement, la lune éclairait passablement. Le Manchot vit deux ombres, tout près de sa voiture.

« Ce sont eux », se dit-il.

L'un des deux hommes fit un signe et se mit à courir vers l'arrière de la maison. L'autre

s'approcha de la porte. Lorsqu'il ne fut qu'à quelques pieds, le Manchot fit feu et l'homme tomba.

Quelques secondes plus tard, il entendit des ordres. Des lumières brillèrent dans la nuit.

– Ne bougez pas. Vous êtes cernés. Sortez de la maison, les mains en l'air.

Le Manchot attendit patiemment. Soudain, plusieurs coups de feu éclatèrent, puis ce fut le silence. Robert Dumont comprit que tout était terminé. Il alluma et sortit de la maison, les deux mains en l'air.

– Je suis Robert Dumont. Vous avez descendu un homme ?

– Oui, fit une voix.

– J'ai abattu l'autre. Vous en trouverez un troisième un peu plus loin, dans le champ.

Fafard était mort. Les balles des policiers l'avaient atteint à la figure et à la poitrine. Gauthier et Aubry, les deux hommes que le Manchot avait abattus, n'étaient blessés qu'aux jambes.

– Je voudrais que des policiers restent avec moi jusqu’au retour de Jonathan Michaud. Il aura des révélations à faire qui feront sûrement trembler de rage mon ami, l’inspecteur Bernier.

Juste à ce moment, le fameux signal de l’avertisseur du Manchot se fit entendre pour la dixième fois de la soirée !

– Pas encore !

Il rappela à l’agence. On lui transmit un message de Candy. La jolie blonde faisait savoir qu’elle avait pu retrouver sa liberté.

« Quant à la fille qui avait la charge de me surveiller, elle est à l’hôpital avec une fracture de la mâchoire. Ça va sûrement refroidir son sang, un peu trop chaud », avait ajouté l’assistante du Manchot.

Des onze prisonniers qui avaient pu s’évader du pénitencier, un seul n’avait pas été repris, celui dont on croyait qu’il ne pourrait jamais quitter le pays, le Noir Pat White. Les recherches dans son cas se révélèrent inutiles, et on en vint à la conclusion qu’il avait dû quitter le Canada et

retourner se cacher dans son pays.

Michel recouvra rapidement sa liberté, à la grande déception de l'inspecteur Bernier. Non seulement le témoignage de Michaud était concluant, mais Aubry répéta ses aveux de son lit d'hôpital.

Maintenant que Gigi Lemire est morte, Michel Beaulac est entièrement libre et pourra enfin épouser Yamata... à moins que la jolie Canadienne de descendance japonaise en ait assez de toutes ces histoires !

Pour en savoir plus long sur cette idylle, ne manquez pas les prochains numéros des aventures du détective privé Robert Dumont, « LE MANCHOT ».

Cet ouvrage est le 446^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.